

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Les métamorphoses D'Ovide

avec de nouvelles explications à la fin de chaque fable; enrichies de figures en taille douce

Ovidius Naso, Publius

La Haye, 1744

Livre onzième

[urn:nbn:de:bsz:31-89289](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-89289)



LES
METAMORPHOSES
D' O V I D E.

L I V R E O N Z I È M E.

F A B L E P R E M I È R E.

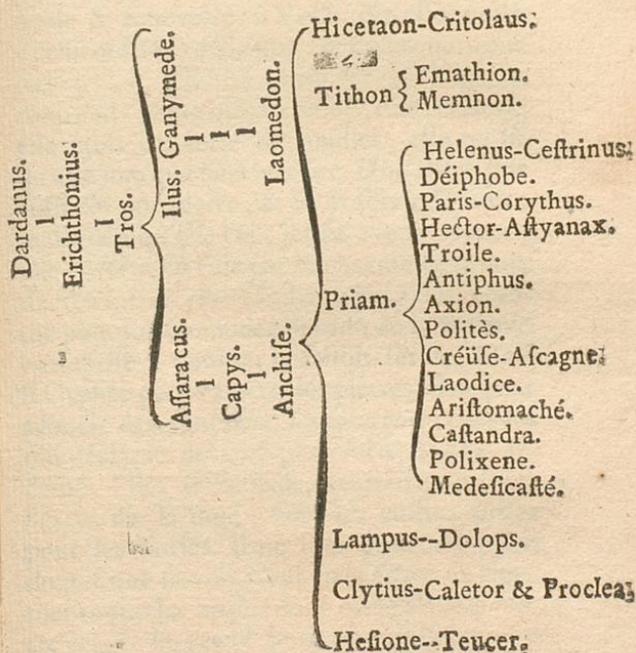
A R G U M E N T.

Orphée qui haïssoit toutes les femmes , est aussi haï de toutes les femmes. Les Dames de Thrace le tuent , pendant qu'elles célèbrent les-fêtes de Bacchus. Un serpent est métamorphosé en rocher , comme il étoit près de dévorer la tête d'Orphée : Et les Bacchantes qui l'avoient tué , sont converties en arbres de différentes especes.

TANDIS qu'Orphée attiroit les bois & les rochers , & qu'il charmoit les bêtes sauvages par la douceur de son chant , les Dames de Thrace revêtues de peaux , & transportées



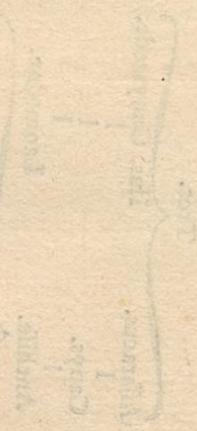
Dardanus.



1710

1710

Historische Nachrichten
 von
 dem
 Reichthum
 der
 Provinz
 Brandenburg
 in
 dem
 Jahr
 1710
 von
 Johann
 Christoph
 Gleditsch
 in
 Halle
 bey
 Johann
 Jacob
 Gleditsch
 Buchhändler
 in
 Halle
 1710



Bibliothek
 Bibliothek
 Bibliothek

tées par les fureurs que leur inspiroit Bacchus, apperçurent de dessus une montagne ce divin Poëte qui marioit sa voix avec sa Lyre. En même-tems une d'entr'elles, furieuse & échevelée: » Voilà, dit-elle, voilà » celui qui nous dédaigne: & en prononçant cette parole, elle lui porta sur le visage un coup de la pique qu'elle tenoit; mais comme elle étoit couverte de feuilles, elle ne fit qu'une marque sans blessure. Une autre prit aussi-tôt une pierre, & la fit servir de trait: mais bien qu'elle l'eût jettée avec violence, elle s'arrêta en l'air par le charme de la voix d'Orphée, & vint tomber à ses pieds, comme pour lui demander pardon de la furieuse entreprise à quoi on la faisoit servir. Mais si Orphée peut vaincre des pierres, il ne peut adoucir des femmes. La guerre qu'elles lui ont déclarée devient plus forte & plus ardente. Elles se laissent transporter jusqu'à l'excès de la rage; vous les eussiez prises pour les Furies. Il ne faut pourtant point douter que sa voix n'eût eu la force de charmer toutes les armes dont on se servoit contre lui, si le grand bruit que faisoient ces femmes avec leurs bassins & leurs flûtes, si le battement de leurs mains, & si leurs hurlemens épouvantables n'eussent étouffé le son de sa Lyre, & ne l'eussent rendue sans effet. Ainsi les pierres qui auroient respecté Orphée, commencèrent à le toucher & à

rou-

rougir de son sang. Premièrement ces furieuses femmes écartèrent les oiseaux & les serpens, & ces grandes troupes de bêtes qui étoient à l'entour de lui, & ensuite elles portèrent leurs mains sanglantes sur le malheureux Orphée. Comme les oiseaux s'assembloient à l'entour d'un hibou, quand ils le rencontrent de jour, ou que ce nombre de chiens qu'on voit le matin dans l'amphitéâtre, se vont jeter sur le cerf qui en sera bientôt la proie, de même les Bacchantes se précipitent sur Orphée & le frappent avec leurs Thyrses * qui n'étoient pas faits pour cet usage. L'une lui jette des mottes de terre, l'autre des branches d'arbres qu'elle vient de rompre, & la plupart lui font la guerre avec des pierres. Mais afin que les armes ne manquassent pas à leur fureur, le hazard leur en présenta de nouvelles. Il y avoit proche de-là des paysans qui labouroient, les uns avec des bœufs, & les autres à la bêche; mais dès qu'ils apperçurent ces furieuses, ils quitterent leur travail, & les instrumens de leur travail; & la crainte qui les obligea de fuir, leur fit laisser dans les champs leurs charriës, leurs herfes, leurs bêches, & tout ce qui servoit à leur ouvrage. En même tems les Bacchantes se servirent de toutes ces choses, & leur fureur les rendoit si fortes, qu'elles arracherent même les cornes des bœufs, & avec ces nouvelles armes elles

* Bâtons
ou pi-
ques en-
viron-
nées de
feuilles.

coururent sur Orphée pour achever de le perdre. Ce fut en vain qu'il leva les mains, comme pour leur demander sa grace; ce fut la première fois que ses paroles furent vaines, & que le charme de sa voix manqua de force & de vertu. Ces sacrilèges le tuèrent, & son ame sortit par la bouche qui avoit animé des rochers, qui avoit charmé les bêtes, qui avoit donné du sentiment à ce qu'il y a de plus insensible. Les oiseaux touchés de douleur te pleurerent, malheureux Orphée; les troupes des bêtes sauvages, les rochers & les forêts, que la douceur de ta voix avoit si souvent attirées, trouverent des pleurs pour en donner à ta mort! Les arbres quitterent leurs feuilles de regret, ou plutôt leurs feuilles se convertirent en autant de larmes. On dit aussi que les fleuves crurent des pleurs qu'ils te donnerent, que les Naiades & les Dryades prirent le deuil de ta perte, & que la douleur & l'affliction leur fit perdre le soin d'elles-mêmes. Enfin les membres d'Orphée répandus de part & d'autre, n'eurent point d'autre tombeau, que les lieux mêmes où les Bacchantes les jetterent.. Mais sa tête avec sa Lyre fut emportée par le * Marisè, & par une merveille inouïe sa langue morte comme elle étoit, ne laissoit pas que de murmurer je ne sçai quoi de lugubre. Sa Lyre même qu'entraînoient les eaux, rendoit un son qui faisoit pitié, & les rivages d'alentour

* Fleuve de la Thrace.

y répondirent comme par des plaintes. Ainsi la tête & sa Lyre furent portées jusques dans la mer, & les flots & les vents les poussèrent sur les rivages de Lesbos. Il y avoit là un serpent, qui voyant la tête d'Orphée, s'en approcha, & vint lui lécher les cheveux; mais comme il lui alloit ronger le visage, Apollon l'en empêcha, endurcit sa gueule ouverte; & devant qu'il la pût fermer, il le convertit en Rocher. Cependant l'ombre d'Orphée descendit dans les Enfers, où il reconnut tous les lieux qu'il avoit vûs auparavant; il y chercha Eurydice qu'il rencontra dans les champs Elisées, & alors il l'embrassa sans appréhension de la perdre. Ainsi ils se promenant ensemble dans ce séjour des ames heureuses, & enfin Orphée satisfait regarde sa chere Eurydice impunément & sans crainte.

Mais Bacchus ne laissa pas un si grand crime sans punition & sans vengeance, & n'en différa pas le châtement. Car pour montrer sa justice, & pour témoigner sa douleur après la perte de son Poëte, il arrêta ces furieuses dans les mêmes forêts qui avoient vû commettre le mal, & les attacha à la terre avec de longues racines, en quoi leurs pieds furent convertis. Comme l'oiseau se débat quand il se sent pris dans des filets, & qu'à mesure qu'il se débat, il serre davantage le nœud qui le retient arrêté; ainsi ces

fin

fürieuses femmes qui tenoient déjà à la terre, tâchent vainement de s'en arracher. La racine qui les y arrête devient plus forte par les efforts qu'elles font pour la rompre; & tandis qu'elles regardent où sont leurs doigts, leurs pieds & leurs ongles, elles apperçoivent que leurs jambes sont déjà devenues des tiges d'arbres; & dans le desespoir où elles sont, voulant se frapper les cuisses, elles ne frappent que du bois. Leur estomach est de bois, leurs épaules sont de bois, vous croiriez enfin que leurs bras sont de véritables branches d'arbres, & vous ne vous tromperiez pas en le croyant.

E X P L I C A T I O N

De la Musique d'Orphée.

Les effets merveilleux de la musique d'Orphée ont exercé beaucoup les anciens Platoniciens, & les Pythagoriciens mêmes, qui les croyans possibles, en recherchoient les causes naturelles. La première, le fondement de toutes les autres, étoit selon eux, l'harmonie de l'Univers, c'est-à-dire, la quantité régulière de son mouvement. La seconde, que toutes choses sont animées par une ame commune, sçavoir, l'ame de l'Univers, ame composée de nombres harmoniques. La troisième, qui peut être tirée des deux premières, que les pierres, les plantes, les eaux, les astres surtout qui ont une ame raisonnable, ne peuvent qu'être touchés par une musique, qui imiteroit parfaitement le mouvement harmonique des cieux. Cette musique les rempliroit de joye, parce que l'imitation artificielle de

la nature plaît toujours, & elle les attireroit par une vertu sympathique, semblable à celle que l'aimant reçoit de l'étoile polaire d'attirer le fer, à celle de la Pentaura, pierre trouvée par Apollonius, qui attire les autres pierres; à celle de l'Androdamus, qui attire l'argent, l'airain & le fer, enfin à celle de cette pierre de Cyzique qui servit d'ancre aux Argonautes. & que les Cyzicéniens, à qui elle fut laissée, furent obligés de lutter avec du plomb, parce qu'elle s'enfuyoit souvent.

C'est ainsi que raisoient les Ecoles de Pythagore & de Platon, & qu'elles prouvoient la possibilité des choses surprenantes que la fable attribuoit à Orphée. Par malheur, je ne vois rien là-dedans que d'intelligible, de même que dans l'opinion de Suidas, qui croyoit que ce Musicien avoit opéré tant de merveilles par la vertu de la Magie. C'est pourquoi j'aimerois mieux appliquer à son éloquence ce qu'on a raconté de lui, ou le regarder comme une description poétique de son habileté dans la Musique. Chacun sçait combien cette science sçait toucher les cœurs, remuer les passions, guérir même des maladies.

On me permettra bien d'ajouter ici quelques observations sur la musique des anciens. Les disciples de Pythagore faisoient tant de cas de cette science, qu'ils s'en servoient pour remettre leur ame dans une assiette tranquille, ainsi qu'on peut le voir dans Seneque (a) dans Quintillien (b) & dans Plutarque (c). Cicéron rapporte la même chose dans les Tusculanes; & Porphyre, écrivant la vie de Pythagore, remarque que ce Philosophe chantoit tous les matins sur une lyre des Hymnes de Thalès, d'Homere, ou d'Hésiodes, afin de procurer à son esprit

(a) Lib. III. de Ira.

(b) Lib. IX. cap. IV.

(c) Lib. de Iside, &c.

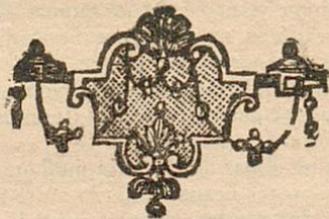
esprit une situation douce & pure. Des Nations entières en agissoient de même, & par des vûes semblables. Les Grecs & les Romains joignoient à leurs repas le recit des actions des grands hommes, & accompagnoient leurs voix du son des instrumens. Athénée assure que les Lacédémoniens tempéroient l'austerité de leurs mœurs par la douceur de la musique. On trouve dans Suidas que ces peuples étant divisés en factions, furent avertis par l'Oracle de faire venir des musiciens de Lesbos, pour remedier à ce desordre. Terpandre fut appelé, & les charmes de son art endormirent cet esprit factieux & turbulent qui les troubloit. Ce ne seroit jamais fait, si on vouloit raconter les autres traits qu'on rencontre dans l'histoire ancienne, sur le pouvoir que la musique a de calmer les diverses passions, la haine, la colere, la fureur. Aussi on ne regardoit pas alors cette science du même œil qu'on fait aujourd'hui, c'est-à-dire, ou comme un simple amusement, ou comme un ornement dans ceux qui la possèdent, ou comme un moyen honnête de gagner sa vie. La Philosophie & la Politique s'interessoient également à ce qui la regardoit, persuadées qu'elle influoit beaucoup sur les mœurs. De là vient qu'on a traité en certaines occasions d'entreprise criminelle, ou au moins téméraire, des changemens legers dans les instrumens. On croyoit avec Platon que la musique changée une fois, les mœurs changeroient en même temps.

Ne s'ensuit-il pas de là que la musique ancienne devoit l'emporter beaucoup sur la nôtre ? En effet, pour ne parler que des exemples que j'ai cités, sans appuyer sur ceux de David & d'autres dont l'Ecriture Sainte fait mention (*d*), n'est-il pas certain

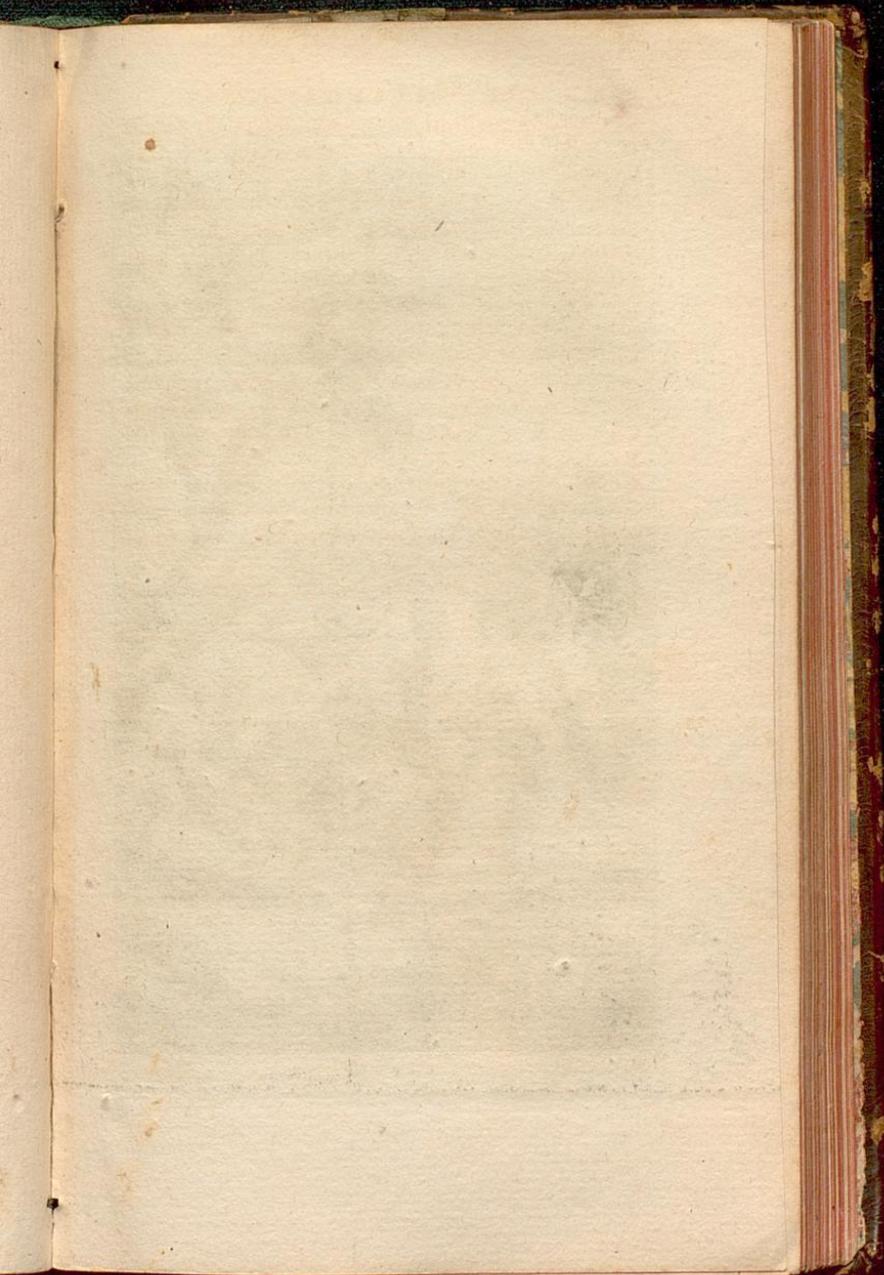
O 2 que

(*d*) David chassoit au son des instrumens l'esprit qui agitoit Saul. Elisée demandoit qu'on lui apportât un instrument pour se mettre en état d'entendre la voix de Dieu, & de prophétiser, &c.

que nos Musiciens ne pourroient opérer de pareils miracles? Néanmoins il est vraisemblable que nous avons l'oreille aussi bonne que nos ancêtres, & que notre cœur n'est pas plus difficile à émouvoir. Reste donc que ce soit la faute de l'art même. Effectivement, dégradé & avili au dernier point, il n'est presque plus qu'un vil métier dont le but semble être d'amollir & d'efféminer le cœur, de répandre dans l'ame une langueur dangereuse, & d'y exciter ou d'y entretenir des passions funestes. En un mot, le meilleur côté de la musique, c'est de pouvoir divertir dans la solitude, & tenir lieu dans les compagnies d'une autre espece d'amusement, où il y auroit peut être moins d'innocence. Pour ce qui est d'inspirer des pensées nobles, d'exciter des mouvemens généreux, de calmer des émotions pernicieuses, on ne se propose aujourd'hui rien de semblable. Est-il étonnant, à ce compte là, que je dise que notre musique est inférieure à celle des Anciens?



FABLE





FABLE DEUXIEME.

A R G U M E N T.

Quelques paysans prennent Silene, qui avoit quitté Bacchus, & le présentent à Midas Roi de Phrygie, qui lui fit un bon accueil, & le rendit ensuite à Bacchus. Ce Dieu voulant reconnoître le plaisir que lui avoit fait ce Prince, lui commanda de demander ce qu'il voudroit avec assurance de l'obtenir. Midas lui demanda que tout ce qu'il toucheroit fût converti en or; mais il se repentit bientôt d'avoir obtenu ce qu'il demandoit, & fut contraint d'avoir recours à Bacchus, pour le prier de lui ôter ce qu'il lui avoit accordé. Ainsi par les ordres de ce Dieu, il se lava dans le Pactole, où il laissa cette vertu de changer toute chose en or, & l'on dit que ce fleuve a eu depuis du sable doré.

C E ne fut pas assez à Bacchus d'en avoir pris cette vengeance, il quitta même la Thrace comme coupable de la mort d'Orphée; & avec une troupe, & meilleure & plus innocente, il alla voir les vignes de la montagne de Tmolus, & ensuite le Pactole, bien que ce fleuve ne fût qu'un fleuve ordinaire en ce tems-là, & qu'il ne fût pas encore envié par un sable si précieux. Les Satyres & les Bacchantes, qui l'accompagnent ordinairement, le suivirent en ce voyage, mais le vieux Silene ne le put suivre, & demeura sur les chemins. Quelques Paysans de Phrygie l'ayant rencontré chancelant, & par le
vin

vin, & par les années, le couronnerent de fleurs, & le menerent au Roi Midas, qu'Orphée avoit instruit dans les mysteres de Bacchus, & à qui il avoit laissé le Prêtre Eumolpe pour en célébrer les fêtes. Eumolpe reconnut Silene; & parce qu'il sçavoit bien qu'il étoit des favoris de Bacchus & l'un des Ministres de ses sacrifices, il le traita magnifiquement, & avec toutes sortes de réjouissances, & solemnisa son arrivée durant dix jours. Enfin l'onzième jour d'après, le Roi arriva dans la Lydie, & rendit Silene à Bacchus, qui se réjouit d'avoir retrouvé son pere nourricier; & pour en témoigner sa joie, il promit à Midas de lui donner liberalement tout ce qu'il voudroit lui demander. C'étoit offrir à ce Prince une faveur inutile, puisqu'il en devoit mal user, & qu'il desira une chose qui ne lui fut point avantageuse. Il demanda que tout ce qu'il toucheroit fût converti en or, & Bacchus favorisa sa demande. Mais en lui accordant cette grace, qui devoit lui être funeste, il fut fâché que ce Prince n'eût pas demandé quelque chose de meilleur & de plus utile. Ainsi Midas s'en retourna satisfait de son propre mal; mais comme il étoit presqu'en doute de la promesse de Bacchus, & qu'il avoit peine à croire qu'on en pût voir des effets, il éprouvoit la vertu que ce Dieu lui avoit donné sur toutes les choses qu'il rencontroit en son

che-

chemin. Il rompoit des branches d'arbres , & en même tems ces branches se changeoient en des rameaux d'or ; il levoit de terre un caillou , & ce caillou devenoit or ; il touchoit des mottes de terre , & l'on voyoit des lingots d'or. Arrachoit-il des épics de bled , c'étoit en même temps une moisson d'or ; cueilloit-il une pomme sur un arbre , vous eussiez dit que les * Hesperides venoient de lui faire un present ; touchoit-il lentement du doigt contre quelque porte , elle éclatoit comme de l'or. Quand même il lavoit ses mains , l'eau qu'on jettoit par dessus , retomboit en forme de pluye d'or , qui eût pu tromper Danaé. Enfin il voit de tels effets de la vertu qu'il avoit reçue , que son esprit n'est pas capable de renfermer tout l'or qu'il formoit par l'esperance & par la pensée. Cependant l'heure du repas arriva , & l'on servit à l'instant sur table ; mais lorsqu'il voulut prendre du pain , le pain s'endurcit entre ses mains , & au lieu de pain il porta de l'or dans sa bouche. La viande devenoit or entre ses dents , & le vin mêlé avec l'eau n'avoit pas si-tôt touché ses lèvres , que c'étoit un or liquide , qui ne pouvoit étancher sa soif. Alors étonné d'une nouveauté si prodigieuse , riche & miserable tout ensemble , il déteste les richesses qu'il fait naître de tous côtés , il a peur de ce qu'il avoit désiré , & ce qui étoit tout son amour ,
est

* Les Hesperides qui avoient des arbres dont les fruits étoient d'or.

est maintenant toute sa haine. L'abondance ne sçauroit assouvir sa faim, une soif épouvantable le brûle, il est justement châtié de cet amour qu'il avoit pour l'or, par l'or même qu'il a en horreur, & qui lui est trop tard odieux. Ce fut alors que reconnoissant sa faute & levant les mains au Ciel: » Par-

» donnez-moi, Bacchus, dit-il, je confesse
 » que j'ai failli, ayez pitié d'un misérable,
 » & me délivrez d'un mal dont l'apparence
 » étoit si belle & si capable de le faire ai-
 » mer. « Bacchus écouta sa priere aussi fa-
 vorablement qu'il avoit fait sa demande, &
 voyant qu'il reconnoissoit sa faute, il lui ôta
 le don qu'il lui avoit fait; & afin que l'or
 qu'il avoit souhaité si imprudemment ne le
 rendit pas malheureux: » Va, lui dit-il, sur
 * Le » les bords du fleuve * qui est proche de Sar-
 Pactole. » des, & marche en le remontant jusqu'à
 » sa source, & quand tu l'auras trouvée,
 » plonge-toi dedans le corps & la tête, & en
 » te lavant dans ce fleuve, lave-toi aussi de
 » ta faute. « Le Roi ne manqua pas d'exé-
 cuter ce commandement, il se lava dans le
 Pactole, dont les eaux devinrent dorées, &
 la vertu qu'avoit Midas passa de son corps
 dans ce fleuve. En effet ses sablons qui n'avoient rien de précieux, furent aussi-tôt de grains d'or, & ce fleuve qui couloit auparavant sur un gravier ordinaire, a coulé depuis sur un lit doré. Enfin comme les eaux.

ONT

ont quelquefois arrosé les campagnes qui en sont proches, on voit encore aujourd'hui des veines d'or qu'il a laissées.

E X P L I C A T I O N

De Silene & des Satyres.

Comme les Anciens ont cru communément que Silene, le favori de Bacchus, étoit du nombre des Satyres, il est à propos que nous parlions de ces Divinités en général, avant que de venir à ce qui le regarde lui en particulier. Je ne me propose pas néanmoins de décrire leur figure. Je ne dirai point non plus qu'on les appelloit indifféremment Pans, Egipans, Satyres & Silenes, avec cette exception que ceux-ci étoient des Satyres avancés en âge. Je ne repeterai pas ce qu'on rapporte de leur origine fabuleuse, sçavoir qu'ils naquirent de Mercure & d'Iphimé, selon Nonnus, ou de Bacchus & de Nicée fille du fleuve Sangar, selon Memnon cité par Photius. J'ai dessein uniquement d'examiner deux questions: la première, qui a donné lieu aux Payens d'inventer ces sortes de demi-Dieux, & la seconde, s'il y a jamais eu des hommes faits comme on dépeint ces habitans des forêts.

Pour ce qui est du premier article, voici, je crois, ce qu'il en faut penser. Les Payens consideroient que l'Univers étoit rempli d'une infinité d'effets différens entre eux, ou même contraires les uns aux autres. Il étoit difficile de concevoir qu'ils n'eussent tous qu'une cause unique, laquelle diversifiait son opération, selon la diversité des corps. Que firent-ils donc? ils imaginèrent une infinité d'Intelligences moyennes, dont les unes avoient un employ, & les autres un autre. A mesure qu'ils appercevoient une chose nouvelle, ils lui trouvoient une

nouvelle cause. Delà vinrent les Dieux sans nombre préposés au gouvernement des diverses parties du Ciel, de la Terre, de la Mer & des Enfers. Les moindres actions de la vie furent gouvernées par des Genies, & l'acte seul du mariage avoit un Martinus, un Premus, un Pertundus, un Subigus, pour sa part. Faut-il s'étonner maintenant qu'on eut assigné aux bois tant de Divinités, des Faunes, des Satyres, des Hamadryades, des Dryades ? Pour moi, je conçois d'autant mieux que ce principe une fois posé, les anciens ont dû multiplier à l'infini les objets de leur culte, que je fais d'ailleurs une difficulté qu'ils auroient pu avoir, touchant le vuide du monde. *Si les Cieux, la mer, chaque endroit de l'Univers en un mot n'est pas habité, à quoi sert-il ? N'est-ce donc qu'un ornement de la Terre ? Où a l'on vu les enjolivemens d'un Palais surpasser d'un million de fois le Palais en grandeur ? Si l'Etre souverain a employé le moindre morceau de terre que nous connoissons, & l'a couvert d'habitans de toutes sortes d'especes, comment pouvez-vous croire qu'il a laissé deserts les espaces immenses de l'air & des Cieux ? Ne point connoître les Peuples d'un pais est-ce une raison suffisante de dire qu'il n'y en a pas ? Sur tout cette raison est-elle de quelque poids, si nous voyons les actions de ces nations, quoique nous n'appercevions point ces nations elles-mêmes ? Non sans doute. Or il en est de même des Intelligences des forêts, par exemple. Il est vrai que nous ne les avons pas vues, parce qu'elles sont d'une autre nature que nous. Mais nous sommes témoins de ce qu'elles font pour la production des arbres, pour leur conservation, pour leur faire porter des fleurs, des feuilles, du fruit. Ces choses peuvent-elles se faire sans la direction d'un esprit particulier, & cela étant, n'est-il pas probable que chaque arbre a un esprit qui reside en lui, comme l'ame dans un corps, & qui y préside à chaque effet ? Voilà sans doute ce que les anciens ont*

pû penser ; & apparemment , ils l'ont pensé en effet , sans quoi on ne sçauroit juger de ce qui a fait naître tant de Divinités subalternes parmi eux. Reste donc à present de sçavoir comment ils en font venus à donner certaines formes à ces êtres , à représenter les uns sous les traits d'une infinité de belles ChasseresSES , à peindre les autres enfermées dans des troncs d'arbre , à se figurer les Satyres en particulier , comme des êtres demi-hommes & demi-chevres , Mais je l'ai déjà marqué dans la Preface , qu'on peut consulter au cas qu'on le juge à propos. Ainsi je me borne à ce qui regarde les Satyres. Pline rapporte qu'il y a des singes qu'on nomme Satyres , qui marchent à quatre pieds , & qui ressemblent assez à des hommes , & que ces animaux se trouvent dans une montagne des Indes. (a) Ils auront souvent épouventé les Bergers , & poursuivi les Bergeres. C'en est assez pour des gens simples , qui étoient prévenus qu'il y avoit des Divinités qui demouroient dans les bois. Ils auront cru que c'étoient eux , & les Bergeres , tremblant pour leur honneur & pour leurs troupeaux , se seront avisées d'appaiser ces prétenduës Intelligences par des sacrifices. Delà les cornes , les pieds de chevre , l'incantation qu'on attribuoit aux Satyres.

La seconde question , sçavoir s'il y a des hommes qui ressemblent à ces Divinités fabuleuses , eut été jadis difficile à décider , Pausanias (b) parle d'un certain Euphemus , qui ayant échoué sur les côtes d'une Isle déserte , vit des hommes sauvages , velus , avec des queueS derriere le dos , arriver en foule près de lui , & se jeter sur les femmes du vaisseau avec la dernière fureur. Ptolomée dit qu'au delà du Gange , il y a trois Isles habitées par des Satyres. Pomponius Mela assure qu'au-delà de la Mau-

P 2 rita-

(a) Lib. 6. cap. 48.

(b) In Atticis.

xitanie, on rencontre des Isles qu'on croit habitées de même. Plutarque enfin raconte, dans la vie de Sylla, qu'on vit en Epire un Satyre tel que les Poëtes le décrivent, dont la voix ressembloit aux cris de chevres. Ces histoires & d'autres que j'obtiens, confirmées par la Religion dominante, devoient être alors d'un grand poids. Du moins on ne devoit pas douter que ces sortes de creatures ne fussent possibles, & d'ailleurs on n'avoit pas de quoi convaincre de faux les voyageurs, parce qu'ils parloient de pays inconnus. Il n'en est pas de même aujourd'hui. La terre a été parcourue par une infinité de personnes. On n'a vu nulle part rien de semblable à ce que disent les anciens Auteurs. Cela suffit pour faire conclure que leur témoignage est de nulle valeur. Ils auront pris pour des hommes, ou des monstres nés peut-être d'un accouplement incesteux, ou des singes tels que ceux de l'Isle de Ceylan (c), qu'on nomme *Bavianes* ou *Orangs*, c'est-à-dire hommes sauvages, parce qu'ils ressemblent aux hommes, soit par leurs figures, soit par une infinité d'actions. En effet ils rendent de bons services à leurs maîtres, lavent les verres, versent à boire, marchent sur les jambes de derrière, font je ne sais combien d'autres choses. De tels animaux different-ils plus des Cafres & des Hottentots, que ceux-ci des autres hommes ? Il ne seroit donc pas incroyable que des voyageurs les eussent pris en effet pour des hommes, ou qu'ils eussent bien voulu se laisser tromper, afin de rendre par ce trait leurs relations merveilleuses.

Quoiqu'il en soit, Silene, celui qui a donné occasions aux reflexions qu'on vient de voir, étoit un Satyre de grande distinction & d'une sagesse rare. Virgile en sa sixième Eclogue lui fait tenir des discours inimitables sur la Création du monde. Plutar-

que

(c) Voyage de Schouten, Tom. 2.

que le fait parler de la mort en Philosophe. Elien lui met à la bouche des choses admirables sur un nouveau monde. Ce sont autant de preuves de l'opinion que les Payens avoient de sa science. Aussi ce que les Poëtes racontent de son amour pour le vin & de l'ivresse indécente où Midas le trouva près d'une fontaine dont l'eau avoit été mêlée de vin, on le regarde ordinairement comme une allegorie. Les uns disent qu'il faut l'entendre d'un entousiasme, qui élevoit l'ame de ce Satyre, au dessus de la portée de l'esprit humain. Les autres veulent que ce soit une fiction employée pour représenter la douce violence que Midas fit à cet excellent homme, qu'il attira dans son Royaume par des présens magnifiques. Bochart même va (d) jusqu'à croire que Silene & le *Silo* sont la même chose, & que les anciens ont laissé entrevoir par la fable du premier, qu'ils avoient quelque connoissance du second. Pour moi j'aurois mieux dire avec Voscius & Diodore, que Silene étoit un Roi de Carie, dont la prudence & l'amitié furent utiles à Midas, & qu'après sa mort on transforma en Satyre, ce qui donna lieu à le dépeindre comme un homme toujours plongé dans le vin, ainsi que les autres Divinités de cette espece.

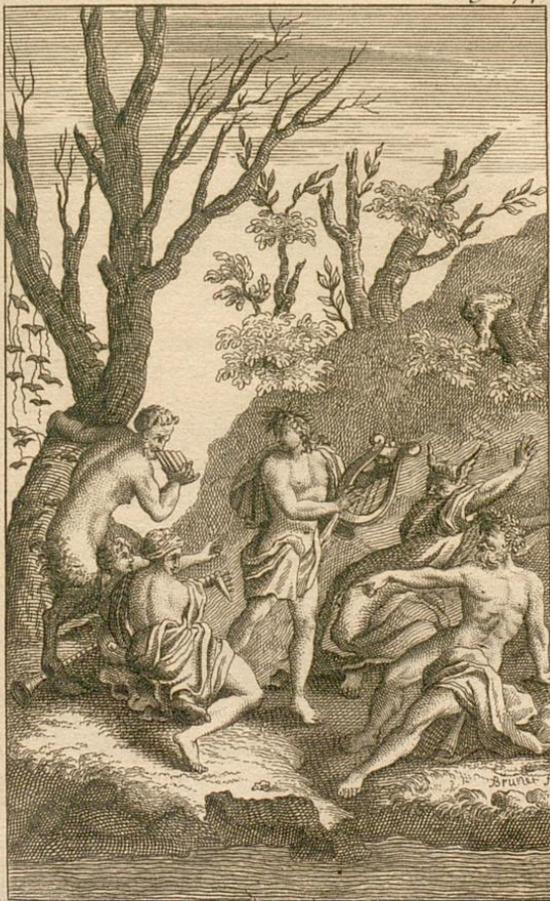
(d) Chanaan, lib. 8. cap. XVIII.

FABLE QUATRIEME.

ARGUMENT.

Pan devenu glorieux des applaudissemens que les Nymphes donnoient au son de sa flûte, s'imagine que l'harmonie en est plus douce & plus charmante que celle de la Lyre d'Apollon. Il lui fait donc un défi & d'un commun consentement ils prennent pour arbitre Tmole, le Dieu de la montagne qui porte ce nom. Il jugea selon la justice. Apollon en reçut le prix, & son jugement fut approuvé de tout le monde, excepté de Midas. C'est pourquoi Apollon lui donna des oreilles d'âne, pour être témoins perpétuels de son ignorance & de son petit esprit. Midas voulut cacher cette nouvelle difformité, mais son Barbier la découvrit sans en parler pourtant à personne.

AINSI Midas ayant pris en haine les richesses, commença à aimer la vie champêtre. Il fit son séjour ordinaire dans les champs & dans les forêts, & ne trouvoit point de compagnie ni plus douce, ni plus agréable que la compagnie de Pan qui n'avoit point d'autre Palais que des grottes sauvages, & les antres des montagnes. Mais la conversation d'un Dieu ne lui donna pas plus d'esprit qu'il en avoit auparavant. Il conserva fidelement sa premiere stupidité, qui lui fit faire encore une faute dont il porta long-tems les marques. Pan se divertissoit ordinairement sur la montagne de Tmole, qui s'éleve entre Sardes & la petite Ville d'Hypope,



d'Hypope, comme pour regarder ce qui se fait sur la terre, & ce qui se fait sur la mer. Il y jouoit souvent de la flute parmi des troupes de Nymphes qui étoient charmées de son harmonie. Enfin il conçut tant de vanité des applaudissemens qu'elles lui donnoient, qu'il eut même la hardiesse de mépriser les airs d'Apollon, & de défier avec sa flute la Lyre de ce Dieu. Apollon ne refusa pas ce défi, & l'on prit le vieux Tmole pour arbitre de cette dispute. Tmole s'assit sur sa montagne comme sur un tribunal; & afin de les mieux entendre, il fit éloigner les arbres qui étoient à l'entour de ses oreilles, & il ne demeura sur sa tête qu'une couronne de chêne dont on voyoit pendre des glands sur son front & sur ses temples. Alors se tournant du côté de Pan: » Il ne tiendra pas » à votre Juge, lui dit-il, que vous ne soyez » satisfait. Aussi-tôt ce Dieu champêtre, comme assuré de la victoire, commença le premier avec une confiance rustique, & joua sur sa flute un air de village, dont Midas qui étoit présent demeura charmé. Tmole, après l'avoir entendu, se tourna vers Apollon pour témoigner qu'il étoit près de l'entendre, & en même-tems qu'il se tourna, toute sa forêt suivit le mouvement de sa tête. Alors Apollon se leva couronné de laurier, & vêtu d'une robe de couleur de pourpre, qui lui pendoit jusqu'à terre. Il

* Ou tenoit de la main gauche sa Lyre * mêlée
 plutôt d'yvoire & de pierreries, & de la droite il te-
 noit l'archet, dont il joua avec tant de dou-
 ceur & d'harmonie, qu'il gagna facilement
 l'esprit de son Juge, & de tous ceux qui
 l'entendoient. Ainsi Tmole jugea que la flu-
 te le devoit céder à la Lyre, tout le monde
 demeura d'accord que son jugement étoit
 juste, il n'y eut que Midas qui l'accusa d'in-
 justice, & qui favorisa la flute de Pan. Mais
 Apollon pour s'en moquer, & pour en fai-
 re rire les autres, ne put souffrir plus long-
 tems que des oreilles si brutales conserva-
 sent une forme humaine. Il les fit allonger,
 il les couvrit d'un poil grison, & leur don-
 na la vertu de se remuer d'elles-mêmes.
 Quant au reste, il demeura homme comme
 il étoit. Il ne fut puni que par la partie qui lui
 avoit fait faire un jugement si ridicule, &
 pour marque de son bel esprit, il remporta
 des oreilles d'âne.

Midas mit toutes choses en usage pour
 empêcher qu'on ne vît cette honteuse diffor-
 mité, & portoit ordinairement une longue
 Tiare où ses oreilles se cachotent. Mais son
 Barbier les avoit vûes, en lui coupant les
 cheveux. Comme il n'osoit découvrir ce ridi-
 cule & honteux supplice de son Maître, &
 que pourtant il lui étoit impossible de le tai-
 re, il alla dans un lieu retiré du monde, fit
 un trou dans terre, dit tout bas dans ce trou
 l'avan-

l'aventure des oreilles de Midas, & n'eut pas si-tôt parlé, qu'il le recouvrit de terre, comme pour y enterer sa parole. Cependant il crut en ce même lieu comme une forêt de roseaux, & lorsque le tems leur eut donné la hauteur qu'ils devoient avoir, ils trahirent celui qui les avoit semés, pour ainsi dire, avec sa voix: car au moindre vent qui commença à les agiter, ils rendirent les paroles que l'on avoit mises en terre, & l'on apprit par ce moyen que les oreilles de Midas étoient des oreilles d'âne.

E X P L I C A T I O N

De Midas.

Avant que de parler de Midas, il est bon de raconter en peu de mots l'histoire de son pere Gordius, pauvre laboureur de Phrygie. On dit qu'une aigle vint un jour se percher sur le joug de ses bœufs, & y demeura jusqu'au soir. Le bon homme étonné de ce prodige, alla consulter les Telmeffiens, peuple célèbre par la science de la Divination, & apprit d'une jeune fille qu'il rencontra, qu'il devoit sacrifier à Jupiter sous le nom de Souverain. Il obéit, épousa son oracle, & en eut Midas. Peu de temps après les Phrygiens déchirés par des divisions domestiques, apprirent des devins qu'elles cesseroient, lorsqu'ils auroient reçu un Roi qui leur viendrait sur un char. Gordius arrivoit alors avec sa famille dans l'équipage marqué par les interprètes de la volonté des Dieux. Sur le champ il fut salué Roi, & en reconnoissance de cette faveur dont il croyoit avoir obligation à Jupiter, il lui consacra son char. C'est celui qui devint fameux dans

dans la suite , par la maniere adroite dont on avoit fait le nœud qui attachoit le joug au timon , & par la tradition ancienne qui promettoit l'Empire de l'Asie à celui qui le dénoueroit. Alexandre resolut de terminer cette grande aventure ; mais n'y pouvant réussir, *qu'importe*, dit-il, *de quelle maniere on défasse ce nœud*, & en même-temps il le coupa d'un coup de sabre : sur quoi il fit publier que l'oracle étoit accompli, ce qu'un orage qui arriva la nuit suivante servit à confirmer.

Après la mort de Gordius, Midas son fils lui succéda. C'étoit un Prince célèbre par sa stupidité, son avarice & ses richesses. Ces dernieres ont donné lieu à plusieurs contes. On publia (a) qu'étant au berceau, des fourmis lui avoient mis des grains de bled dans la bouche, ce que les augures avoient regardé comme un préface des biens immenses qu'il devoit posséder. On ajouta que Bacchus lui avoit conféré le pouvoir de changer en or ce qu'il touchoit. Enfin on disoit que cette vertu s'étoit communiquée aux eaux du Pactole.

Je ne sçais que dire du premier & du dernier de ces contes ; mais quant au second, voici une histoire tirée de Plutarque, qui servira peut-être à l'éclaircir. Phytias, uniquement occupé du soin de faire travailler aux Mines, n'égligeoit celui de l'agriculture, de sorte que son Royaume étoit menacé de la famine, faute de gens qui cultivassent la terre. Son épouse qui prévoyoit le mal, sans pouvoir l'empêcher, s'avisa enfin de cet expédient-ci. Phytias étoit en voyage. Elle ramasse autant d'or qu'elle en peut trouver, le fait mettre en œuvre, & le Prince à son retour, trouve des tables, des lits, des meubles d'or massif. Jusques là tout alloit bien, il étoit charmé de la magnificence de la Princesse, il ne cessoit de la louer. Il se mit à table, mais les viandes,

(a) Valer. Max.

pain,

pain, les fruits, tout étoit d'or. Comme il mourroit de faim, il s'ennuya bien-tôt de cette incommode magnificence, & dit à la Princeſſe que ces mets étoient beaux, mais qu'on ne dinoit pas avec de l'or. C'étoit là qu'elle l'attendoit, Elle lui fit comprendre que l'état où il ſe trouvoit. c'étoit celui où ſes ſujets ſe trouveroient tous dans peu : qu'on ne labouroit plus la terre; que par conſequent la diſette étoit inévitable. Il goûta cet avis, & ayant renvoyé le peuple à la campagne, il n'en retint que la cinquième partie pour les Mines.

Ne pourroit-on pas dire que Midas faiſoit la même choſe que Pythias, & qu'il n'employoit ſon peuple qu'à tirer de l'or des mines ou du Pactole, ce qui mit la famine dans ſon Royaume? Pour moi je le croirois volontiers. Cependant les Chymiſtes y ont trouvé un autre ſens, que je vais reſuſer, ſçavoir que Bacchus apprit la Chymie à Midas.

Alchimie eſt un terme compoſé, diſent les uns, de *Al* article arabe, & de *χύω fundo*. Selon d'autres, il eſt grec pur, & vient *παισι τῶν χυμίων* & *ἄλλα* du ſel & de la fuſion. Les troiſièmes, fondés ſur la maniere dont les grecs écrivoient ce mot, ſçavoir par un *H*, *χυμια*, le dérivent du mot *Chemia*, nom que Plutarque aſſure être celui que les Prêtres Egyptiens donnoient à leur Patrie dans la langue ſacrée. Enſin les quatrièmes le font venir de l'Hebreux *Alichim*, fuſion dont il a été aisé de former Alchimie. Si ces deux dernières opinions étoient vraies, il ſ'enſuivroit que l'art en queſtion eſt d'une antiquité extraordinaire. Mais il n'y a point d'apparence; car l'Egypte ne s'appelloit point *Chemia*, mais *Chamia* de Cham, ſils de Noé. II. Il ne paroît point que les Egyptiens ayent connu l'Alchimie, avant le temps de Diocletien, au rapport de Suidas. III. Les Hebreux ne l'ont pas non plus connue, du moins qu'on ſçache. Reſte les deux précédentes Erymologies, dont la première eſt in-

ſou

foutenable. En effet Julius Firmicus Maternus, Auteur qui vivoit sous Constantin le Grand, a employé le mot d'Alchimie. Or on sçait que dans ce temps-là, s'il y avoit des Philosophes parmi les Arabes, au moins n'y en avoit-il point de connus, & qu'ainsi on ne pouvoit alors emprunter un terme d'eux. Il faut donc s'en tenir à la seconde origine que j'ai dite, & placer après Pline la naissance de l'Alchimie sous le regne de Caligula, depuis la mort duquel elle demeura dans l'oubli, jusqu'au temps de Diocletien. Alors les Egyptiens s'étant revoltés, au rapport de Suidas, cet incendie fut étouffé d'abord par la mort d'un grand nombre de personnes illustres, & les livres anciens qui traitoient de la maniere de fondre l'or & l'argent, brûlés publiquement, de peur que l'Egypte enrichie par ce secret, ne secouât le joug des Romains. Cependant ces ouvrages ne périrent apparemment pas tous, puisque peu d'années après, Zozime fit paroître les siens sur l'art sacré, comme il l'appelle, ce que sans doute il n'auroit pu faire, sans le secours de ces monumens de l'antiquité. C'est donc mal à propos qu'on entend par le don que Midas obtint de Bacchus, le pouvoir & le secret de transmuier les metaux, dont il écrivit. Ces prétendus écrits ne subsisterent jamais que dans une imagination prévenue, de même que ceux qu'on attribue sur la même matiere à Adam, à Moïse, à Marie sa sœur, à Salomon, à Hermes Trismégiste & autres. Mais où les Chymistes n'ont-ils pas trouvé les mysteres de la Pierre Philosophale? Ce que l'Ecriture raconte de la tour de Babel, & de la Terre de Promission: ce qu'on lit dans l'Eclesiaste, touchant la femme prostituée: ce que les Livres des Rois rapportent des navigations, faites par ordre de Salomon dans l'Isle d'Ophir; ils appliquent tout à l'Alchimie, & ce sont autant d'allegories, pour cacher le secret du grand Oeuvre à d'autres qu'aux Adeptes. A les en croire, il faut juger de

de même de la Boëte de Pandore dont parle Hesiodé; de la pierre que Sisyphé (*σίσυφος*) roule dans les Enfers; de la cuisse d'or que Diogene Laerce dit que Pytagore fit voir dans les jeux olympiques à toute la Grece; enfin de la toison d'or que Jason & les Argonautes enleverent à Colchos.

FABLE SIXIEME.

A R G U M E N T.

Apollon & Neptune se déguisent en hommes pour bâtir les murs de Troye. Laomedon pour qui ils les avoient bâtis, se moque d'eux, au lieu de les satisfaire. Neptune offensé de la mauvaise foi de ce Prince, inonda tout son pays, & le contraignit d'exposer Hésione sa fille à la cruauté d'un monstre marin. Hercule l'ayant délivrée, n'est pas mieux traité par Laomedon que les autres Dieux. De sorte que pour s'en venger il ruina la Ville de Troye, enleva Hésione, & la donna en mariage à Telamon, le compagnon de ses travaux & de ses voyages.

A P R E's avoir pris cette vengeance, Apollon quitta le Tmole, & s'étant élevé en l'air, traversa le détroit de l'Hellepont, & s'arrêta en Phrygie, dans les terres de Laomedon. Il y avoit là un vieux Temple consacré à Jupiter * Panomphée, qui avoit à la droite le promontoire de Sigée, &

* On lui donnoit ce nom, parce qu'il entend la voix de tout le monde, ou qu'il est adoré par la voix de tout le monde. Car Omphi en Grec signifie voix, réponse divine.

& à la gauche celui de Rhete; & de ce Temple qu'il visita, il vit l'entreprise de Laomedon qui commençoit à faire bâtir les fameuses murailles de Troye. C'étoit un dessein qui demandoit de grands travaux, & qu'on ne pouvoit achever sans faire de grandes dépenses. Aussi Apollon, qui voyoit bien que ce Prince n'en viendrait jamais à bout, & que d'un autre côté il étoit trop beau pour demeurer imparfait, le jugea digne en même-tems que les Dieux s'y employassent. Il en communique donc avec Neptune, ils se revêtent tous deux d'une forme humaine, & bâtissent les murs du Roi de Phrygie, à condition qu'il leur donneroit une certaine somme d'argent quand l'ouvrage seroit achevé. Néanmoins lorsque les murailles furent faites aussi-bien que des Dieux qui s'étoient rendus maçons étoient capables de les bâtir, il leur en refusa le prix, il ne voulut point leur tenir parole, & pour comble de perfidie, il ajouta le faux serment à cette injustice. Alors Neptune irrité: Tu n'en demeureras pas impuni, lui dit-il; & en même-tems il fit pancher toutes ses eaux du côté du rivage de Troye, où l'avarice regnoit en même trône que Laomedon. Il convertit la terre en une mer nouvelle, entraîna les richesses des laboureurs, & noya toutes les campagnes qui souvenoient leurs esperances. Mais il ne se
con-

contenta pas de ce châtiment. Lorsque Laomedon eut fait consulter les Oracles pour en apprendre les moyens de faire retirer les eaux qui lui déroboient son pays, les Oracles demanderent, suivant la volonté de Neptune, qu'on exposât sa fille en proie à la cruauté d'un monstre marin. Ainsi la misérable Hésione, innocente du crime de son pere, en souffrit toutefois la peine, & fut enchaînée à un grand rocher : mais Hercule qui en eut pitié, la délivra de ce supplice ; & lorsqu'il demanda à Laomedon les chevaux qu'il lui avoit promis pour la délivrance de sa fille, ce Prince infidele n'eut pas plus de respect pour Hercule qu'il en avoit eu pour les autres Dieux. Aussi Hercule voyant qu'on lui refusoit la récompense d'une si fameuse action, assiegea Troye, & prit bientôt cette Ville qui deux fois s'étoit parjurée. Telamon qui l'avoit accompagné dans cette guerre, ne s'en retira pas sans honneur ; en effet il eut pour son prix Hésione qu'Hercule lui donna en mariage. Car Pelée qui l'avoit aussi secouru, étoit déjà en reputation pour avoir épousé Thétis, & n'étoit pas plus glorieux du grand nom de son ayeul, que de celui de son beau-pere. Et certes il y avoit beaucoup d'hommes qui pouvoient se vanter d'être petits-fils de Jupiter ; mais il n'y avoit que lui qui se pût glorifier d'avoir épousé une Déesse.

EX-

D'Apollon & de Neptune changés en hommes.

Neptune & Apollon, compagnons de fortune, erroient sur la terre, soit qu'ils eussent été bannis du Ciel pour avoir conspiré contre Jupiter, ou qu'ils eussent eu quelques raisons de s'en bannir eux-mêmes. Chemin faisant, ils allerent présenter leurs services à Laomedon, & lui offrirent d'élever les murailles de Troye, moyennant un certain prix. Leur dessein étoit d'éprouver l'insolence de ce Prince, à ce que dit Apollodore, qui ajoute que leur ouvrage achevé, le Roi qui les prenoit pour des hommes ordinaires, ne fit point scrupule de leur refuser le prix stipulé entr'eux; il alla même jusqu'à les menacer de leur couper les oreilles, & d'envoyer Apollon pieds & poings liés dans des pays lointains, pour l'y faire vendre comme esclave (a). Les manieres de payer ses dettes en grand Seigneur ne réussirent pas au Troyen. Apollon envoya la peste dans son Empire, & Neptune, un monstre qui y causoient d'étranges ravages.

Servius explique cette fable par l'histoire suivante. Il est certain, dit-il, que Laomedon avoit voué à ces Dieux certaine somme, pour être employée en sacrifice à leur honneur. Mais ayant été attaqué par les Mysiens ses ennemis, il appliqua cet argent à la fabrique des murailles de Troye. De là, on prit occasion de dire que ces Divinités avoient fait cet ouvrage, & qu'elles étoient irritées contre Laomedon. Eustachius apporte une autre explication, sçavoir qu'on appliqua par excellence aux murs de Troye, ce qui convient à toutes sortes d'Edifices qui ont besoin: I. de Neptune, c'est-à-dire d'humidité pour
lier

(a) Homer, lib. XXI, Iliad. Eustath,

lier ensemble les pierres : II. d'Apollon, c'est-à-dire de la chaleur du Soleil, pour durcir ce qu'on a maçonné. Ce Commentaire ne me paroît gueres naturel.

Au reste outre Apollon & Neptune, Eaque travailla aussi aux murailles de Troye, ainsi que le rapporte Pindare (*b*). Le Scholiaste ajoute même que ces Divinités y appellerent ce Heros à partager leurs travaux, afin que la ville pût être prise un jour selon l'ordre des Destins, ordre qui n'auroit jamais été exécuté, si les Immortels seuls eussent eu part à cet ouvrage, les hommes étant incapables de détruire ce que font les Dieux. Quant à Apollon, ce ne fut pas à Troye seulement qu'il exerça le métier de maçon. Pausanias écrit qu'il aida Alcaïthous fils de Pelops à bâtir une des forteresses de la Ville de Megare, à quoi il ajoute qu'on y monroit une pierre sur laquelle ce Dieu posâ sa lyre, & qui depuis ce temps-là rendoit un son harmonieux, lorsqu'on la touchoit. Cela me feroit presque croire qu'Homere a eu tort de laisser bâtir les murs de Troye à Neptune seul, & d'avoir écrit qu'Apollon fut chargé pendant ce temps-là de paître les troupeaux de Laomedon. Mais ce dernier ayant exercé cette fonction chez Admete, Roi de Thessalie, qu'il aimoit, il peut bien l'avoir fait encore chez Laomedon dans d'autres vûes.

E X P L I C A T I O N

Hesione délivrée par Hercule.

LA plupart des personnes qu'Ovide introduit dans son poëme, n'y paroissent que pour un moment, & que comme un éclair, c'est-à-dire, qu'on y voit seulement un mot d'eux en passant, ou tout au plus, un recit de quelque partie de leur

vie, & voilà tout; l'Auteur passe ensuite à un autre sujet, qu'il abandonne avec la même rapidité, pour en entamer un troisième, où il ne s'arrête pas davantage. J'avoue que c'en étoit assez pour son ouvrage, puisqu'il ne se proposoit que de raconter des métamorphoses, & que par conséquent tout ce qui n'étoit pas métamorphose, n'avoit pas de rapport à son but. Mais est-ce assez pour ceux qui le lisent? Au contraire, ce qu'il dit d'un Héros, de Pelée par exemple, n'est bon qu'à exciter l'envie d'en sçavoir davantage. C'est par cette raison que je rapporte souvent dans mes explications l'histoire entière des Héros qui sont le sujet d'un texte, & que je vais décrire ce qui regarde Hésione, ainsi qu'on le trouve dans Lycophon, dans Tzetzes, dans Darès. Phrygien, & ailleurs. Voici en particulier le recit de ce dernier, que j'abrègerai, selon ma coutume.

Les Argonautes étant abordés dans les Etats de Laomedon. ce Prince comprit à quel danger l'exposoit de pareilles décentes; s'il les souffroit paisiblement, il se verroit bien-tôt livrée en proie à l'avarice des Etrangers, qui tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, s'introduiroient dans ses ports & s'en rendroient les maîtres. Il falloit donc les chasser au plutôt de ses terres, & même employer la force ouverte en cas de besoin, c'étoit le seul moyen de les empêcher de revenir. Il le fit comme il l'avoit projeté, & d'abord la chose lui réussit assez, parce que Jason n'osa résister, de peur d'attirer sur lui une multitude de Barbares. Mais Hercule entreprit de s'en venger, & de venger la Grece, sur laquelle il croyoit que cet affront rejalloit. Castor & Pollux, Telamon, Pelée & Nestor, l'accompagnèrent dans cette expedition. Ilion fut pris d'assaut, Laomedon tué en combattant, & Hésione, sa fille, prise & donnée à Telamon qui

qui en fit sa concubine, & en eut un fils (*a*) nommé Trambellus tué par Achille, contre lequel il défendoit courageusement l'Isle de Lesbos. Cependant Troye se releva par la valeur & par la prudence de Priam, fils de Laomedon, après quoi l'un des premiers soins du nouveau Roi fut de tirer sa sœur de l'esclavage. Ses Ambassadeurs allerent inutilement en Grece pour ce sujet. On les renvoya de Cour en Cour, sans leur accorder ni leur promettre rien, on leur foutint même qu'ils avoient tort de se plaindre. Le mauvais succès de cette tentative ne rebuta point Priam. Il envoya une flotte puissante redemander Hesioné, & ordonna à Paris, à qui il en donna le commandement, d'exiger une prompte satisfaction sur cet article, ou en cas de refus, de le lui écrire, qu'il enverra sur le champ une armée en Grece. La fin de ce voyage fut telle que chacun sçait, Paris enleva Helene épouse de Menélas, & la pauvre Hesioné demeura captive jusqu'à ce qu'elle se tira elle-même de servitude, ce qui arriva de la maniere suivante, si on en croit le Scholiaste de Lycophon. Etant enceinte de Trambelus, elle se déroba du Palais de Telamon, & passa dans l'Isle de Miler, où Arion, qui en étoit Roi, devint amoureux d'elle & l'épousa. C'est dans ce Royaume, dit le même Auteur après Athenée (*b*), que Trambelus fut vaincu & tué par Achille, au temps de la guerre de Troye.

Ils disent que dans cette occasion, Hercule armé de toutes pieces se jeta à corps perdu dans la gueule de la Baleine, & que de-là descendant jusqu'au ventre, il y demeura trois jours à la découper en pieces. Après quoi il sortit par la breche qu'il avoit faite, mais avec perte de ses cheveux, que la chaleur des intestins du monstre avoit fait tomber. Voyez là-dessus

(*a*) Parthen, Erotic, cap. XXI.

(*b*) Athen. Deipnosoph. Libt II, cap. VI.

dessus le Scholiaste d'Homere, Tzetzes, Lycophron, & Natalis Comes qui cite Androetas. C'est là ce qui s'appelle être dans une contradiction manifeste avec l'histoire.

Quoiqu'il en soit, puisqu'il est fait ici mention de Neptune, il est à propos de saisir cette occasion, d'en parler au moins en passant, & en peu de mots. Dire qui étoit ce Dieu, de quelle maniere il échapa à la gloutonnie de Saturne qui dévoroit tous ses enfans, & comment il obtint l'Empire de la mer & des eaux, ce seroit vouloir enseigner des choses *lippiis nota & tonforibus*, des choses que les enfans mêmes n'ignorent pas. Il ne seroit pas moins inutile de remarquer ses diverses aventures avec Minos, Laomedon, Thésée & les Troyens, puisque nous en parlons en d'autres endroits, où ces recits sont mieux dans leur place. Je me contenterai donc d'une remarque sur son chapitre, elle concerne son mariage. Les uns, ce sont les Latins, lui donnent pour femme ou Venilie, ou Salacie; & les autres, c'est-à-dire les Grecs, le marient avec Amphitrite. Quelques-uns de ces derniers racontent une histoire plaisante à ce sujet Neptune avoit essayé toute sorte de moyens pour toucher Amphitrite, sans qu'aucun lui eût servi; lorsqu'il s'avisait de députer un Dauphin à l'insensible Déesse. Supposé que les poissons fussent alors tels qu'ils sont aujourd'hui, je ne sçais comment l'Orateur muet put se faire entendre; toujours est-il certain qu'il fit ce que l'éloquence & la tendresse de son maître avoient tenté en vain, & qu'Amphitrite persuadée accepta Neptune pour époux. En récompense de ce service, le Dauphin fut placé dans le Ciel, parmi les constellations (c). Cependant (c'est ma seconde remarque) le Dieu ne s'en tint pas à cette Epouse, si on en croit la Fable, & elle lui donne un nombre prodigieux

(c) Arati Astronomica, & Hygin, in fabulis Stellarum.

a
y
a
n
,
s.
a
-
s
p
-
e
-
n
t
e
-
r
-
l
e
e
n
n
t
-
-
a
x
r
n
)
u
a
x
-
.



d'enfans des Nymphes & des mortelles. Mais Tzetzés nous apprend que cette fécondité extraordinaire ne doit pas nous étonner : qu'elle n'a rien de réel ; & qu'il ne faut entendre par les fils de Neptune, ou par ses favoris, que des hommes ambitieux, hardis, courageux. Cet Ecrivain a bien fait de nous fournir cette solution, car en vérité on n'auroit pu comprendre autrement pourquoi les Payens attribuoient tant de bâtards à Neptune.

F A B L E S E P T I E M E.

A R G U M E N T.

Prothée prédit à Thetis qu'elle devoit avoir un enfant qui seroit plus grand & plus renommé que son pere. Cela fut cause que Jupiter ne la voulut point épouser, & qu'il la donna en mariage à Pelée qui en eut le vaillant Achille, après qu'elle eut pris diverses formes pour éviter sa compagnie.

UN jour le vieux Prothée s'entretenant avec Thetis, lui prédit que si jamais elle se marioit, elle auroit un fils qui surpasseroit par la force de son courage & de ses armes les actions de son pere, & qui seroit plus grand que lui. Ainsi encore que Jupiter l'aimât passionnément, il évita son mariage, afin que le monde n'eût rien de plus grand que Jupiter ; & voulut que Pelée, fils d'Eaque & son petit-fils, succedât à son amour, & qu'il épousât Thetis. Il y a un détroit dans la Thessalie qui a la forme d'un croissant, dont les deux pointes se rencontrent,

trent, & ce seroit un très-beau port, si l'eau y avoit plus de profondeur; mais la mer n'y couvre pas seulement le sable, & semble craindre de le mouiller. Enfin le rivage y est si ferme, qu'on peut courir par dessus, sans y imprimer le pied, & il n'y a rien de mol qui rende la course plus lente. On voit au dessus une forêt toute de Myrthes & d'Oliviers, & au milieu de cette forêt, il y a un antre qui est bâti de telle sorte, qu'il est malaisé de juger s'il a été fait par l'art ou par la nature. Néanmoins il est si commode, qu'il y a de l'apparence que l'art y a aidé la nature, ou qu'il l'a fait entièrement. C'étoit là que Thetis se faisoit ordinairement porter toute nue, assise sur le dos d'un Dauphin, & ce fut-là que Pelée l'ayant trouvée endormie, voulut contenter son amour, & obtenir par la force ce qu'il n'avoit pu gagner par ses prieres. En effet il fût venu à bout de son entreprise, si Thetis, qui ne l'aimoit pas, n'eût eu recours en même-tems à ses tromperies ordinaires, en se revêtant de diverses formes. Ainsi tantôt elle se changeoit en oiseau pour s'échapper des bras de Pelée; mais Pelée ne la quittoit point, & embrassoit cet oiseau. Tantôt elle se changeoit en gros arbre, mais Pelée embrassoit aussi cet arbre, & y demouroit attaché. Enfin elle prit la forme d'une tygresse en furie, & ce fut à cet aspect que Pelée
s'épou-

s'épouvanta, & qu'il laissa aller sa maîtresse. Il fit aussi-tôt un sacrifice aux Dieux de la mer, avec du vin qu'il répandit sur les eaux & avec les entrailles d'un agneau qu'il jeta dedans, & brûla de l'encens en leur honneur pour se les rendre favorables. A peine eut-il achevé, que Prothée s'éleva du fond de la mer, & lui parla en ces termes : » Fils » d'Eaque, lui dit-il, tes maux ne sont pas » sans remede, tu en auras la récompense, » tu jouiras de ton amour. Mais il faut que » tu prennes Thetis endormie dans le même » antre où tu l'as déjà combattue, & que tu » la lies de telle sorte, qu'elle ne puisse t'é- » chapper. Alors ne t'épouvante de rien, ne » te laisse point tromper par toutes les for- » mes qu'elle peut prendre ; mais quoi » qu'elle fasse, & que tu tiennes, embrasse » bien ce que tu tiendras, & garde bien de la » quitter qu'elle ne soit devenuë ce qu'elle » étoit auparavant ». Protée n'eut pas si-tôt fini son discours qu'il se laissa couler dans l'eau, & cessa de paroître aussi-tôt que de parler. Cependant comme le Soleil se couchoit, la belle Thetis ne manqua pas à son ordinaire de venir dans cet antre, qui lui servoit tout ensemble & de Palais & de lit. Pelée qui s'étoit caché pour l'attendre, & qui l'avoit vûë entrer, lui donna le temps de s'endormir, & enfin il la surprit, & lia avec elle la vertu de se transformer. Néan-
moins

moins elle fit de grands efforts, elle se déroba des yeux de Pelée par mille formes diverses : mais il lui fut impossible de se dérober de ses mains. Il la tint toujours embrassée, jusqu'à ce qu'enfin étant revenue dans sa forme, elle dit en soupirant : » Tu ne serois pas victorieux si un Dieu ne t'avoit aidé«. Ainsi Thetis demeura en la puissance de Pelée, ainsi ce Héros l'embrassa, & eut le grand Achille.

E X P L I C A T I O N

Des Métamorphoses de Thetis.

LEs divers changemens de Thetis ont exercé les Commentateurs autant que Pelée même. Selon les uns, ils représentent la legereté de ces personnes capricieuses, qui paroissent tour à tour sous cent formes différentes. Tristes, contens, sérieux, gais, amis, indifferens, ennemis dans un même jour. Tantôt dans certains principes, & tantôt dans des sentimens opposés. *Aujourd'hui dans un casque, & demain dans un froc.* Il est certain qu'on ne sçait par où prendre de pareilles gens. Vous croyez les tenir, ils vous échapent, ils sont déjà bien loin. Cent fois en un jour, il vous mettent en défaut. Cependant une constance opiniâtre ne manque guères de venir à bout d'eux; & si leur inconstance a fatigué ceux qui avoient à faire à eux, aussi la persévérance de ces derniers triomphe-t-elle à la fin.

D'autres Ecrivains croyent qu'il s'agit ici de la fortune, & que les Métamorphoses de Thetis arrêtée enfin par Pelée, sont une image de la volubilité de l'occasion, auprès de laquelle il s'agit d'attendre

dre patiemment, & de saisir vite le moment favorable; moment unique, sans quoi nous la perdons..

Je consens qu'on explique ainsi cette fiction. Cependant j'aurois mieux y chercher moins de finesse, & supposer simplement, avec un Poète célèbre par ses ouvrages & par ses disgraces, que les déguisemens de Thetis n'étoient que de ces façons ordinaires aux jeunes personnes, quand elles veulent éprouver la constance d'un amant, ou irriter sa passion, ou peut-être défendre leur pudeur contre son amour. Du moins il semble que c'est là ce qu'il veut faire entendre par ces vers dignes de la beauté de son esprit.

*Amans, si jamais quelque Belle,
Changée en Lionne cruelle,
S'efforce à vous faire trembler:
Moquez-vous d'une image feinte;
C'est un fantôme que sa crainte
Vous présente pour vous troubler.*

*Elle peut, en prenant l'image
D'un Tigre ou d'un Lion sauvage,
Effrayer les jeunes amours.
Mais après un effort extrême
Elle redevient elle-même,
Et les Dieux triomphent toujours.*

Je dois donner maintenant l'histoire de Pelée, & la voici. Pelée fils d'Eaque fils de Jupiter, & d'Endeis fille de Chiron, avoit deux freres, Telamon, né de la même mere, & Phocus fils de la Nereide Psalmmathé. Ce dernier excita la jalousie des deux autres par la superiorité, qu'il paroïssoit avoir sur eux dans les combats. Il n'en fallut pas davantage pour les porter à conspirer sa mort, & à exécuter ce dessein, après quoi ils cachèrent le corps dans une forêt. Cependant leur crime fut découvert, & ils furent chassés d'Egine par Eaque. Je ne parlerai pas de ce que devint Telamon. Chacun sçait

qu'il se retira chez Cychrée fils de Neptune & de Salamine (a) : qu'ayant délivré l'Isle de Salamine d'un serpent qui la désoloit, Cychrée le récompensa de ce service, en le nommant son successeur ; & qu'il épousa ensuite Peribée fille d'Alcathous fils de Pelops. Pelée n'eut pas moins de bonheur dans les commencemens de son exil. Refugié dans la Phthotide auprès d'Eurytion, fils d'Actor, ce Prince l'expia, lui donna Antigone sa fille en mariage, & lui accorda la troisième partie de son Royaume. Mais un jour qu'ils poursuivoient ensemble le Sanglier de Calydonie, le gendre en voulant frapper ce monstre, perça malheureusement son beau-père, de sorte qu'il fut réduit à chercher un azile à Jolcos chez Acaste qui le purifia. Son malheur le poursuivit dans cette Cour. Il avoit combattu avec Atalante dans des jeux institués en l'honneur de Pelias. Astidamie épouse d'Acaste devint alors amoureuse de son hôte, & lui déclara sa passion en le priant de la satisfaire. Pelée eut horreur de trahir ainsi son bienfaiteur. La Princesse irritée écrit d'abord à l'épouse de son amant que Pelée va épouser Sterope fille d'Acaste, & la triste Antigone se donne la mort. Non contente de cette vengeance, Astidamie accuse Pelée auprès d'Acaste d'avoir voulu la deshonorer, & le Prince crédule mène son hôte dans une forêt, où il lui ôte son épée pendant qu'il dormoit, accablé des fatigues de la chasse. Acaste s'étoit fait un scrupule de tuer lui-même un homme qui s'étoit venu jeter entre ses mains, & qu'il avoit expié. Ainsi son but, en le laissant endormi & désarmé dans un lieu desert, étoit que d'autres le fissent mourir pour lui. Son intention pensa être suivie. Car les Centaures avoient déjà surpris Pelée, & ils étoient

(a) Salamine étoit fille d'Asope, & sœur d'Egine mere d'Eaque. Par conséquent Telamont étoit petit neveu de cette Princesse.

le
ne
fa
&
de
es
o-
ex-
lui
ais
ier
ce
e ,
ol-
ur-
ta-
ias.
reu-
iant
son
l'é-
ope
ort.
ac-
sho-
une
oit ,
fait
étroit
xpil.
armé
ffent
ivie.
& ils
oient
mere
eu de



étoient sur le point de le massacrer. Mais Chiron le tira de leurs mains, & lui rendit son épée, trouvée dans un fumier où Acaste l'avoit enseveli.

Sorti ainsi de ce danger, Pelée à l'aide de Jason, & de Castor & de Pollux, prit Iolcos, fit déchirer Astydanie en pieces, & l'armée foula aux pieds les membres de cette malheureuse. Dans la suite, il paroît que la fortune cessa de le persécuter. On trouve qu'Achille, qu'il avoit eu de Thetis, qu'il épousa après la mort d'Antigone, regnoit sur les Phitiotes & les Myrmidons. C'est une preuve que Pelée recouvra le Royaume de son Pere, & celui d'Eurytion. Apollodore de qui j'ai tiré ce récit, ajoute que ce Prince donna le Royaume des Dolopes à Phénix, fils d'Amyntor, après lui avoir fait rendre par Chiron la vue que son pere lui avoit ôtée, trompé par un faux rapport qu'on lui avoit fait: Autre marque que Pelée devint un Roi puissant & heureux, puisqu'il avoit des couronnes à donner.

FABLE HUITIEME.

ARGUMENT.

Pelée ayant tué Phoque son frere, est contraint de fuir de son pays, & se va refugier chez Ceyx fils de Lucifer. Chione niece de Ceyx, & fille de Dedalion, orgueilleuse d'avoir été aimée par Mercure & par Apollon, de qui même elle avoit eu des enfans, ose préférer sa beauté à celle de Diane, mais cette présomption lui coûte la vie. De quoi Dedalion est si affligé qu'il s'en précipite du mont Parnasse, mais Apollon le change en Eprevier en tombant.

AINSI Pelée fut heureux & par son fils & par sa femme, & auroit été heureux en toutes choses, si vous en ôtez la mort de

R. 2 son

son frere qu'il tua de sa propre main. Ce malheur l'obligea de quitter la maison de son pere, & de chercher une retraite dans Trachine, où regnoit alors Ceyx, sans cruauté & sans violence, & avec toutes les douceurs qu'on peut attendre d'un bon Roi. Ce Prince étoit fils de Lucifer, on le reconnoissoit à son visage, en qui on voyoit quelque chose de la splendeur de son pere; mais alors il étoit en deuil, & pleuroit la perte de son frere.

Lorsque Pelée fut proche de la Ville, il laissa dans une vallée couverte d'arbres, le bétail & le bagage qu'il avoit amené avec lui, & entra dans la Ville avec peu de monde, plus abattu par les remords de son crime, que par le travail du chemin. Enfin ayant été introduit devant le Roi avec un rameau d'olive en la main, pour lui faire voir d'abord qu'il venoit demander de la paix & du repos, il lui dit son nom & sa naissance, le rang que son pere tenoit sur la terre, & celui que son ayeul tenoit dans le Ciel, mais il ne lui parla point de son crime. Il supposa d'autres raisons de son bannissement & de sa fuite, & demanda à ce Prince une retraite dans ses terres. Le Roi de Trachine lui fit cette réponse remplie de douceur & d'humanité. » Je » n'ai point de biens, lui dit-il, qui ne soient » ouverts à tout le monde, & nous ne re-
» gnons

» gnons pas dans un Royaume où l'hospita-
 » lité soit inconnüe. Il n'y a point d'étran-
 » gers qui ne trouvent dans mon Palais &
 » leur maison, & leur patrie. Vous ne devez
 » donc point douter qu'avec les grands noms
 » que vous portez, vous ne trouviez auprès
 » de moi de l'honneur & du respect. Ne per-
 » dez point le temps en prieres, vous obrien-
 » drez ce que vous demandez, & vous pou-
 » vez déjà vous vanter d'avoir part à toutes
 » les choses que vous voyez. Mais plût aux
 » Dieux que vous vissiez des choses plus
 » avantageuses & plus grandes. Au moins
 » j'aurois plus de moyen de vous faire un
 » meilleur accueil, & de montrer que je vous
 » estime ». Il ne put s'empêcher de pleurer
 en prononçant ces paroles; & Pelée & ses
 compagnons compatissans avec lui d'un mal
 qu'ils ne connoissoient pas encore, lui de-
 manderent la cause de ses douleurs & de ses
 larmes. » Vous croyez peut-être, leur dit-il,
 » que cet oiseau qui ne vit que de rapine, &
 » qui épouvante tous les autres, ait toujours
 » été oiseau, & toujours revêtu de plumes.
 » C'étoit un homme il n'y a pas encore long-
 » temps, & il n'a gardé que son humeur de
 » ce qu'il étoit autrefois. Il étoit hardi, &
 » toujours prêt à la violence, & sous la plu-
 » me où vous le voyez, il conserve encore
 » aujourd'hui, & ses vertus & ses vices. Il
 » s'appelloit Dedalion, il étoit fils de celui

» * qui a la charge d'appeller l'Aurore , qui
 » paroît le premier au Ciel , & qui se cou-
 » che le dernier ; bien que nous fussions
 » freres , nous n'avions rien qui se ressem-
 » blât. Pour moi j'ai toujours aimé la paix ,
 » & j'ai toujours été soigneux de la conser-
 » ver dans mon païs & dans ma maison. Au
 » contraire il ne se plaisoit qu'à la guerre , &
 » faisoit ses divertissemens des combats &
 » des batailles. Son courage subjuga de
 » grands Rois & de grands peuples ; &
 » maintenant chargé comme il est , il fait la
 » guerre aux pigeons qui font autour de †
 » Thisbé dont il vainquit autrefois le Prin-
 » ce. Il avoit une fille appelée Chione qui
 » étoit parfaitement belle , & qui dès l'âge
 » de quatorze ans fut aimée de tout le
 » monde , & recherchée de tous ceux de
 » qui la condition leur en pouvoit donner
 » l'esperance. Un jour comme Apollon &
 » Mercure revenoient l'un de Delphes , &
 » l'autre du mont Cylene , ils la virent tous
 » deux en même instant ; & tous deux en
 » même instant ils commencerent à l'ai-
 » mer. Apollon différa jusqu'à la nuit pour
 » satisfaire sa passion ; mais Mercure ne put
 » differer plus long-temps , il l'endormit &
 » se

* Lucifer , ou l'étoile de Venus , qui précède le matin
 le Soleil , & qui le suit le soir , & ne se couche qu'après
 lui.

† Ville de la Beotie.

» se contenta ; & dès qu'il fut nuit , Apol-
 » lon déguisé en vieille vint à son tour se
 » contenter. Elle conçut de l'un & de l'au-
 » tre , & neuf mois après elle accoucha de
 » deux fils. Elle conçut de Mercure un en-
 » fant ingénieux qu'on appella Autolique ,
 » & qui montra par son adresse dans toutes
 » sortes de larcins , qu'il ne dégèreroit pas
 » de son pere. Mais elle conçut du Dieu du
 » Jour l'excellent Philamon , qui chantoit
 » parfaitement , & jouoit de même de la
 » lyre , & qui fit voir par ses qualités de quel
 » sang il étoit sorti. Mais que lui servit d'être
 » mere de deux enfans si renommés , d'a-
 » voir eu des Dieux pour amans , d'être fille
 » d'un pere illustre , & d'avoir pour ayeul le
 » plus puissant de tous les Dieux ? Se peut-il
 » faire que la gloire soit quelquefois dange-
 » reuse , & que de si grands avantages
 » soient quelquefois autant de maux ? Oui,
 » Pelée tous ces avantages furent la cause de
 » sa perte. Comme elle en devint orgueil-
 » leuse , elle eut bien la hardiesse de préfe-
 » rer sa beauté à la beauté de Diane , & mé-
 » me de la mépriser. Mais elle trouva bien-
 » tôt que les Dieux sont toujours puissans ,
 » & que leurs vengeances sont toujours
 » prêtes. Enfin cette Déesse offensée de l'or-
 » gueil de cette fille , prit en même-temps
 » son arc , & lui tira une fleche qui lui vint
 » percer la langue qui avoit commis la fau-

» te. Chione perdit de ce coup, premierement
» la parole ; & ensuite voulant s'efforcer de
» parler , elle perdit la vie avec son sang.
» Je ne vous puis exprimer la douleur que
» j'en ressentis , je fus aussi affligé de sa per-
» te que son pere même , & toutefois je tâ-
» chai de le consoler , bien que j'eusse be-
» soin moi-même d'être consolé. Mais il ne
» fut pas plus touché de mes consolations ,
» qu'un rocher est ému des vents & des mur-
» mures de la mer. Il pleura la perte de sa
» fille , il accusa d'inhumanité la Déesse qui
» s'en est vengée , & l'affliction le porta jus-
» qu'à l'impiété & la fureur. Mais quand il
» vit brûler son corps , ce fut là que la rai-
» son acheva de l'abandonner , il fit quatre
» fois des efforts pour se jeter dans le feu ,
» & quatre fois on l'en empêcha. Enfin sa
» furie fut plus forte que tous nos obstacles ,
» il s'échappa de nos mains , & prit aussi-tôt
» la fuite ; & comme un taureau que des
» frelons piquent , on le vit courir par des
» lieux où il n'y avoit point de chemins. Il
» me sembla dès ce moment qu'il courroit
» plus vite qu'un homme , & vous eussiez
» crû vous-même que ses pieds avoient des
» ailes. Ainsi il se dégagea de tous ceux qui
» le retenoient ; & devenu prompt & léger
» par le desir de la mort , il monta aussi fa-
» cilement sur les plus hauts sommets du
» Parnasse , qu'il auroit marché dans une
» plai-

» plaine , & se précipita de cette montagne.
 » Mais Apollon qui en eut pitié , le conyer-
 » tit en oiseau , & le soutint en tombant sur
 » les ailes qu'il lui donna. Il lui fit naître un
 » bec crochu , en la place de sa bouche , lui
 » donna des ongles qui sont semblables à
 » des hameçons , & lui laissa son premier
 » courage , & plus de forces que de corps.
 » Enfin c'est aujourd'hui un Eprevier qui
 » n'épargne pas un oiseau , qui leur fait à
 » tous la guerre , & qui tyrannisé lui-même
 » de la douleur qu'il endure , est le tyran de
 » tous les autres.

E X P L I C A T I O N

*De Chione aimée par Apollon & par Mercure,
 des deux Enfans qu'elle eut d'eux , & de
 Dedalion, son pere , converti en Eprevier.*

Cette fable a l'air d'être une histoire qu'il suffit peut-être de dépouiller des ornemens poétiques pour la faire paroître ce qu'elle est. Ainsi, au lieu de dire que Chione fut aimée par deux Dieux , il faut lui faire tour à tour épouser deux Rois , dont l'un avoit les qualités de Mercure , & l'autre celles d'Apollon. Il faut ajouter qu'elle eut un fils de chaque époux , & que chacun de ses fils tint de l'humeur de son pere , c'est-à-dire , que l'un fut prudent , artificieux , dissimulé , & l'autre un Prince aimable , sage , & ami des belles lettres. Il en sera de même de l'avanture de Dedalion. C'étoit un Roi ambitieux une espece de conquérant , qui ne sçavoit ni se tenir en repos , ni y laisser les autres. Ce sera par cette raison que , lorsqu'il mourut , on feignit qu'il avoit

avoit été converti en Eprevier, oiseau féroce & qui ne vit que de rapines.

A ces remarques peut-être vraies, peut-être faufes, mais certainement simples & probables, les Mythologiftes ajoutent les réflexions suivantes. Dedalion, bien qu'ambitieux, & par conféquent ou cruel, ou capable de le devenir, mourut de la douleur qu'il conçut de la perte de fa fille. C'est que ceux qui font violens en une chose, le font d'ordinaire en toutes, même en celles qui leur font préjudiciables, & que pour la punition des Princes qui ne respectent pas les loix de l'humanité, les passions exercent sur eux les mêmes violences qu'ils exercent sur les autres hommes.



FABLE NEUVIEME.

A R G U M E N T.

Un loup marin que Psamathe Neréide mere de Phoque avoit fait sortir de la mer, pour se venger de Pelée, tué & dévore ses troupeaux; mais enfin cette Neréide est apaisée par les prieres de Thetis sa sœur, & ce loup est métamorphosé en rocher.

T A N D I S que Ceyx contoit à ses hôtes la merveilleuse avanture de son frere, Anetor qui gardoit le troupeau de Pelée, vint en hâte le trouver: » Seigneur, lui dit-il, je viens vous apprendre une grande perte, mais comme il étoit étonné & hors d'haleine, il ne pût parler davantage. Sa venue si précipitée & l'effroi où il étoit, ne donnerent pas moins d'inquietude à Ceyx qu'à Pelée, & bien qu'ils craignissent tous deux d'apprendre une mauvaise nouvelle, ils vouloient pourtant la sçavoir. Quand Anetor fut donc un peu revenu à soi, Pelée lui commanda de parler, & de dire les choses comme elles étoient. » J'ai mené vos bœufs, dit-il à Pelée, environ sur le midi sur le rivage de la mer, & les uns s'y sont couchés sur le sable, les autres s'y sont promenés, & quelques uns sont entrés dans l'eau. Il y a au dessus de l'endroit où je les ai menés, un Temple, où l'on

» ne

» ne voit ni marbre ni or : il est seulement bâ-
 » tude bois , & est environné d'une vieille &
 » sombre forêt. Un Pêcheur qui faisoit se-
 » cher ses filets sur le rivage, m'a dit qu'il est
 » consacré à Nérée & aux Nereïdes , & que
 » ce sont là les Dieux de ce Temple. A côté
 » il y a un grand marais qui est entouré de
 » saules , & qui s'est formé de l'eau que la
 » mer y porte , & qu'elle y laisse en se re-
 » tirant. Enfin comme vos bœufs étoient en
 » l'état où je viens de les représenter , il est
 » sorti de ce marais un loup d'une grandeur
 » prodigieuse , avec un bruit si horrible, que
 » tous les lieux d'alentour en ont été épou-
 » vantés. On voit couler de sa gueule de l'écu-
 » me mêlée de sang , ses yeux ressemblent à
 » deux fournaïses ardentes , & bien qu'il soit
 » également redoutable par sa rage & par sa
 » faim , il est beaucoup plus terrible par sa
 » faim que par sa rage, Ainsi il ne s'est pas
 » contenté d'assouvir sa faim par le carnage
 » de vos troupeaux ; mais après s'en être as-
 » souvi , il les a tous blessés ou tués , & plu-
 » sieurs d'entre nous voulant s'opposer à sa
 » furie , n'ont pû éviter ses atteintes , &
 » sont demeurés morts sur la place. Tout le
 » rivage est couvert de ce massacre , l'eau
 » qui en est la plus proche , en a pris aussi
 » la couleur , & le marais qui retentit de
 » mugissemens & de cris , n'est plus qu'un
 » grand cloaque de sang. Enfin il est à crain-
 » dre.

» à dire de tout perdre , si vous voulez différer
 » à nous envoyer du secours , & l'état où
 » sont les choses ne vous permet pas de déli-
 » berer. Tandis que tout n'est pas encore
 » perdu , il faudroit s'assembler & prendre
 » les armes , & aller enfin tous ensemble au
 » secours de ce qui vous reste «. Pelée ne s'é-
 » mut pas beaucoup de cette nouvelle , mais
 » se souvenant de son crime , il crut que la
 » Nereïde , qui étoit mere de Phoque , vou-
 » loit venger la mort de son fils par la perte
 » qu'on lui annonçoit. Cependant Ceyx com-
 » manda qu'on prît des armes pour aller con-
 » tre ce loup , & lui-même il eût été le chef
 » de la troupe , si Halcyone sa femme ayant
 » entendu le bruit , ne se fût opposée à cette
 » entreprise. Ainsi elle vint le trouver dans le
 » même état où ce bruit l'avoit surpris , sans
 » être encore habillée , & en se jettant à son
 » col , elle le pria par ses larmes , aussi-bien
 » que par ses paroles , de se contenter d'en-
 » voyer du secours , de ne se point exposer , &
 » de lui conserver la vie qui dépendoit de la
 » sienne. Pelée voyant la douleur & l'appre-
 » hension d'Halcyone : » Grande Reine, lui
 » dit-il , dépouillez-vous de cette vertueuse
 » crainte , il me suffit d'avoir reçu un témoi-
 » gnage si glorieux de la bonne volonté du
 » Roi , & je lui suis aussi obligé de ces of-
 » fres généreuses , que des efforts qu'il auroit
 » pû faire pour me rendre ce que je perds.

» H

» Il ne faut point prendre les armes pour
 » combattre ce nouveau prodige , il faut
 » seulement adorer le Dieu de la mer , &
 » les sacrifices seront les armes par qui je
 » triompherai de ce monstre «. Il y avoit
 une haute tour auprès du rivage , qui servoit
 de Phare aux vaisseaux , & qui même dans
 la tempête leur donnoit quelque esperance
 de salut , quand ils commençoient à l'apercevoir. Ils monterent sur cette tour , d'où ils
 virent avec douleur & avec effroi le carnage
 de tant de Taureaux , & ce loup épou-
 vantable , dont la gueule dégoutoit de sang.
 Aussi-tôt Pelée étendant les mains vers la
 mer , pria Psamathe , mere de Phoque , de
 mettre fin à sa colere , & de lui donner du
 secours ; mais ses prieres furent vaines , &
 Psamathe fut inexorable. Enfin Thetis
 voyant que le mal continuoit , & qu'il alloit
 passer plus avant , la sollicita pour son mari,
 & obtint le pardon qu'il avoit demandé vainement. Néanmoins comme ce loup étoit
 devenu plus cruel par la douceur qu'il trou-
 voit dans le sang & dans le carnage , il ne per-
 dit point sa furie , qu'il n'eût été changé en
 rocher , en dévorant une genisse. Ainsi de loup
 qu'il étoit il devint la statue d'un loup : car il
 conserva sa figure , & prit la couleur d'une
 pierre , pour faire voir qu'il n'étoit plus loup ,
 & qu'on ne devoit plus le craindre. Cepen-
 dant les Destins ne permirent pas à Pelée de
 demeu-

demeurer en cette terre, ils voulurent qu'il errât encore en vagabon, & en banni; & comme ils avoient ordonné que Thessalie seroit la borne de ses travaux, il n'y fut pas si-tôt arrivé, qu'il y fut purgé par Acaste du meurtre qu'il avoit commis.

EXPLICATION

D'un Loup converti en Pierre.

Bien que le Loup en question n'ait été apparemment qu'un ennemi, qui poursuivit par tout Pelée avec une opiniâreté infatigable, néanmoins j'en rapporterai la fable à la morale, persuadé qu'on verra avec plaisir l'application qui en a été faite à la vengeance divine. Voici donc ce qu'on en dit. Pelée cherche inutilement une retraite tranquille, après la mort de son frere. S'il trouve des Amis fideles & tendres, qui veuillent bien le mettre à couvert de la justice des hommes, il ne sçauroit échaper à celle de Dieu, dont les fleaux inevitables sont représentés par ce loup furieux qui dévore ses troupeaux. Pelée, qui se sent coupable, n'a point recours aux armes pour se défendre. Il sçait qu'elles ne peuvent rien contre le Ciel, que les prieres seules ont la force de le désarmer, que notre soumission a seule la vertu de suspendre le tonnerre & de l'éteindre. Ainsi il plie avec respect sous la main vengeresse de Neptune, après quoi le ciel satisfait à pitié de ses maux, & convertit le Loup en pierre.

Au reste, Pelée cacha d'abord à Ceyx son hôte la raison qui l'avoit obligé à fuir sa patrie, parce qu'il craignoit qu'on ne lui eût refusé l'hospitalité. Cela me donnera lieu de faire une remarque sur l'horreur que les Anciens avoient pour les Homicides.

On

On étoit banni de la société des hommes. On vous regardoit comme une espece d'excommunié dont le commerce rendoit profane. Il falloit enfin avoir été purifié ; pour rentrer dans les droits des autres hommes , encore ne vous accordoit-on cette expiation , que pour des meurtres involontaires. C'étoit là une loi qui devoit faire une impression étrange sur les esprits , & les détourner efficacement de commettre un crime qui exposoit à ces fortes de defagrémens. Sur tout chacun ne pouvoit qu'être frappé de l'appareil extraordinaire qui accompagnoit les cérémonies de l'expiation , & qu'on peut voir dans les anciens Auteurs. C'est-là une forte preuve que ces âges reculés , que nous traitons volontiers d'âges barbares , méritoient moins ce nom que notre siècle. Aujourd'hui un particulier a une querelle avec un autre , l'appelle en duel , & le tue. Qu'en arrive-t-il ? Si le meurtrier peut échapper à la justice , en fuyant dans un pays étranger , il raconte froidement qu'il a eu *une affaire d'honneur* , & qu'il s'en est tiré en *homme de cœur*, en *brave homme*. L'unique mot qu'il donne à l'humanité qu'il a blessée cruellement , c'est celui-ci , *j'ai eu le malheur de tuer mon ennemi*. Cependant personne ne fuit ce malheureux qu'on devoit regarder comme un homme détestable ; on a pitié de lui , on le secourt ; que dis-je ? Il se trouve des gens qui le louent de ce qu'il a fait , & qui le mépriseroient , s'il avoit assez de courage pour sacrifier le point d'honneur à sa conscience. Est-ce un siècle éclairé , poli , humain , qu'un siècle où la meilleure partie des hommes a de tels sentimens ? Pour moi , je l'avoue , je ne puis appeller cela que du nom de barbarie.

FABLE DIXIEME.

ARGUMENT.

Halcyone & Ceyx sont métamorphosés en des oiseaux que l'on appelle Halcyons, & tandis qu'ils couvent leurs œufs, la mer demeure tranquille, & l'on dit qu'ils ayent la vertu d'entretenir le calme, & d'empêcher les tempêtes.

C'EST pendant Ceyx épouvanté des prodiges qui étoient arrivés à son frere, & à la fille de son frere, se propose de faire un voyage à Claros, afin de consulter Apollon dont les réponses salutaires ont souvent donné le repos qu'on ne se peut donner soi-même. Il eût bien été à Delphes, & c'étoit le lieu le plus proche, mais le prophane Phorbas accompagné des Phlegyens en assiégeoit alors le Temple, & en fermoit tous les chemins. Au reste avant que de partir, Ceyx communiqua son dessein à sa femme Halcyone, qui n'apprit pas cette nouvelle sans une extrême douleur, & sans en verser des larmes. Elle s'efforça trois fois de parler, mais ses pleurs & ses sanglots empêchèrent autant de fois que la parole ne sortit; & enfin lorsque la douleur eut fait ses premiers efforts, elle fit cette plainte entrecoupée de mille soupirs. » Que vous ai-je fait, lui dit-elle, & quelle faute ai-je

Tome III.

S

» com-

„ commise qui ait pu changer votre esprit ?
 „ Que sont devenus ces grands soins que
 „ vous aviez pour moi seule ? Pourrez-vous
 „ bien aujourd'hui vous éloigner de votre
 „ Halcyone, & vous conserver quelque re-
 „ pos ? Est-il possible que vous m'aimiez, &
 „ que vous puissiez vous résoudre à faire un
 „ voyage qui vous séparera de moi ? Faut-il
 „ pour vous être plus chere, que je sois éloi-
 „ gnée de vous ? Si vous voyagiez par terre,
 „ j'aurois sans doute autant de douleur, mais
 „ je n'aurois pas tant de crainte, & les
 „ maux que donne la peur, ne se join-
 „ droient pas à ceux de l'absence. Je ne
 „ sçaurois vous rien déguiser, la mer, &
 „ même l'image de la mer me donne de
 „ l'horreur & de l'épouvante. Il n'y a pas
 „ long-temps que je vis sur le rivage les
 „ tables d'un vaisseau brisé, & j'y ai vu sou-
 „ vent des tombeaux qui n'avoient que le
 „ nom de ceux que la mer avoit engloutis,
 „ & pour qui ils étoient dressés. Tout cela
 „ me donne des maux où je ne vois point de
 „ remede, & il est difficile d'aimer qu'on ne
 „ craigne pour ceux que l'on aime. Nemet-
 „ tez point votre assurance en ce que vous
 „ êtes gendre d'Eole, qui est le maître des
 „ vents, qui les détache & qui les resserre,
 „ & qui fait à sa volonté, ou le calme ou la
 „ tempête. Quand les vents sont une fois dé-
 „ chaînés, & qu'ils regnent sur la mer, a-
 „ lors

» lors il n'y a plus rien qui soit exempt de
 » leur violence, ils renversent la terre & les
 » eaux, ils portent la guerre jusques dans le
 » Ciel; & par les coups qu'ils donnent aux
 » nuës, ils en font sortir des foudres. Helas !
 » plus j'en ai de connoissance, & plus je les
 » crois redoutables : car enfin je les connois,
 » & quand j'étois encore petite, dans le
 » Palais de mon pere, j'ai vu souvent des
 » effets de leur rage & de leur furie. Que si
 » mes larmes & mes prières ne peuvent
 » vous faire changer de dessein, & que vous
 » soyez résolu à ce voyage que j'apprehen-
 » de, permettez que je vous suive. N'ai-je
 » pas assez d'amour pour avoir part à votre
 » fortune ? Au moins parmi les plus grands
 » maux, j'aurai ce soulagement de tâcher à
 » vous en défendre. Au moins s'il faut que
 » je craigne, ce seront des maux véritables
 » & non pas des illusions qui me donneront
 » de la peur. Je ne craindrai rien que je ne
 » voye sujet de craindre, les vents ne vous
 » porteront nulle part, qu'ils ne m'y por-
 » tent avec vous, & quoi qu'il faille souf-
 » frir, nous le souffrirons ensemble. Com-
 » me Ceyx n'avoit pas moins d'amour qu'Hal-
 » cyone, il ne demeura pas insensible à ses
 » plaintes & à ses larmes, & témoigna qu'il
 » en étoit touché. Néanmoins il ne pouvoit
 » changer de dessein, ni se résoudre d'exposer
 » sa femme à un voyage si perilleux. Il lui dit

donc beaucoup de choses pour lui faire perdre sa crainte, mais il ne put la persuader. Et enfin pour l'obliger à consentir à son voyage : » Véritablement, lui dit-il, un moment m'est comme un siecle, quand je le passé éloigné de vous, & je suis mort dès que je vous quitte : mais je vous jure par la clarté de mon pere, que si les Destins le permettent, vous me verrez de retour avant qu'il soit seulement deux mois ». Cette promesse & l'esperance de le revoir dans peu de jours, la fit résoudre à son départ, & en même-temps il fit équiper un vaisseau. Mais Halcyone n'eut pas si-tôt vu ce vaisseau, qu'elle en conçut de l'horreur comme d'un mauvais présage. Tous les maux qu'elle s'étoit déjà imaginé se représenterent devant ses yeux. Ses larmes recommencerent à couler, & après avoir embrassé son mari, & lui avoir dit un triste adieu, elle tomba comme morte. Ceyx qui ne partoit qu'avec regret, souhaitoit lui-même de rencontrer quelque occasion qui l'arrêtât, & étoit comme en suspens, entre le dessein de partir, & le desir de demeurer. Mais cependant les matelots avoient mis la voile au vent, & fendoient a mer à coup de rames. Alors Hacyone ayant un peu levé les yeux, aperçut son mari debout sur la poupe qui lui faisoit signe de la main; & pour lui témoigner qu'elle le voyoit, elle
 lui

lui fit le même signe. Mais quand il fut si éloigné de la terre qu'elle ne pouvoit plus le reconnoître, ni le discerner d'avec les siens, elle suivit de la vûe, autant qu'il lui fut possible, le vaisseau qui disparessoit peu à peu, & demeura sur le rivage, tandis qu'elle en vit les voiles, ou qu'elle s'imagina de les voir encore. Enfin quand elle les eut perdues de vûe, elle s'alla jeter au lit, mais le lit renouvela ses douleurs, & lui fit mieux reconnoître son abandonnement & sa solitude. Cependant le vaisseau gagna bien-tôt la pleine mer, & le vent qui enflait les voiles, lui fut assez long-temps favorable. Ainsi il avoit déjà presque fait la moitié du chemin, lorsque la mer commença à s'émouvoir, qu'on en vit blanchir les flots, & que le vent de l'Orient commença à souffler avec plus de violence & de furie. En même-temps le Pilote crie qu'on abatte les mâts, & qu'on ploye promptement les voiles, mais la tempête est déjà si grande qu'elle ne permet pas de lui obéir, & le bruit que fait la mer empêche d'entendre sa voix. Néanmoins on ne laissoit pas de courir, & chacun faisoit son devoir de son propre mouvement. Les uns retirent les avirons, & les autres défendent les flancs du vaisseau contre l'eau qui entroit dedans; une partie ploye les voiles, d'autres vident l'eau & rejettent la mer dans la mer. Mais parmi

cette

cette confusion la tempête s'augmente tous-jours ; les vents devenus plus furieux , font la guerre de tous côtés , mêlent les flots , & confondent le Ciel & la Mer. Le Pilote même se trouble , il ne se souvient plus de son art , il ne se souvient plus de lui-même , il ne sçait que commander , il ne sçait à quoi se résoudre. Le mal est si grand qu'il surmonte sa science , & le met enfin en état de souhaiter de perir bien-tôt , pour ne pas souffrir plus long-temps. Les hommes , les mâts , les cordages & tout l'équipage du vaisseau font un bruit épouvantable , & les eaux poussées par les eaux , & les tonnerres qui fendent l'air , ajoutent encore à tant d'horreur leurs violences & leurs menaces. La mer qui s'éleve en montagnes , semble aussi menacer le Ciel ; & comme si les nuës n'avoient pas encore assez d'eau , vous eussiez dit que la mer leur en portoit elle-même. Tantôt en s'enfonçant jusqu'au sable qu'elle remuë , elle paroît de sa couleur , tantôt elle se montre plus noire que ne sont les eaux du Styx , & puis s'étendant comme en une plaine , elle blanchit d'une écume horrible , & qui bouillonne de tous côtés. Cependant le vaisseau suit les mouvemens de l'eau qui l'agite. Tantôt il s'éleve sur les vagues , & l'on diroit qu'il considère comme du haut d'une montagne , des abîmes effroyables. Tantôt il retombe si bas qu'il
sem-

semble des Enfers regarder le Ciel. Quelquefois les flots en frappent les flancs avec tant de force & de furie, que le coup qu'il en reçoit ne fait pas un moindre bruit, que quelque machine de guerre dont on battoit une forteresse. Comme les lions déjà furieux d'eux-mêmes, & devenus plus impétueux par la secouffe qu'ils se sont donnée, & par la course qui les transporte, se précipitent sur les armes dont on pensoit s'en défendre: ainsi l'eau mêlée avec le vent qui la pousse, se jette sur toutes les choses qui peuvent garantir le vaisseau, & devient bien-tôt la plus forte. Il commence à s'entrouvrir, on y apperçoit déjà mille ouvertures, & ce sont autant de passages par où l'on voit entrer la mort. Cependant il tomba tant d'eau que vous essiez cru que le Ciel tomboit en pluye dans la mer, & que la mer qui s'enfloit alloit prendre la place des Astres, & qu'elle montoit dans le Ciel. Les voiles devinrent pesantes, & par les eaux de la pluye, & par les eaux de la mer. On ne voit luire aucunes étoiles, une noire & cruelle nuit ensevelit toutes choses dans l'horreur de ses ténèbres, ou si l'on voit quelque clarté, elle ne vient que du feu des éclairs & des tonneres, & au reste vous eussiez dit que les foudres enflammoient les eaux. Enfin les flots & la pluye assaillirent ensemble le vaisseau; & comme dans l'as-

faut

faut d'une Ville le foldat le plus courageux : monte le premier fur la muraille , & y paroît triomphant au milieu de mille ennemis , après avoir fait de grands efforts , ainfi après que les flots eurent battu affez longtems ce miserable vaiſſeau , enfin ce grand flot que l'on appelle dizenier , qui eſt le plus fort & le plus impetueux de tous , ne ceſſa point de l'attaquer , & ne perdit rien de ſa furie , qu'il ne fût entré , pour ainſi dire , entre les murailles de cette fortereſſe flotante. Une partie de l'eau y étoit déjà entrée , & y faiſoit ſes ravages , tandis que l'autre s'eſſorçoit encore d'y entrer , & ceux qui étoient dedans n'étoient pas moins épouvantés qu'une ville aſſiégée par un puiffant ennemi qui mine au dehors ſes murailles , & qui les tient déjà au dedans. L'art & le courage manquent tout enſemble aux matelots , qui penſent voir entrer autant de morts dans le vaiſſeau , qu'ils y voyent venir de flots & de vagues. L'un ne peut retenir ſes larmes , l'autre demeure ſtupide par le trouble & l'étonnement qui ſe ſaiſit de ſon eſprit , un autre crie & ſe deſeſpere , & eſtime ceux-là bienheureux , qui peuvent eſperer en mourant une ſépulture. Quelques-uns font des vœux & des prieres , lèvent les mains au Ciel qu'ils ne voyent pas , & lui demandent en vain du ſecours. Celui-là ſ'afflige de n'avoir plus d'eſperance de revoir ſon

son frere & son pere , qu'il se remet devant les yeux , celui-ci meurt de regret par le souvenir de ses enfans ; enfin chacun d'eux se représente ce qu'il a laissé dans sa maison , & ce qui lui est le plus cher. Ainsi le misérable Ceyx ne regrette que son Alcyone , c'est elle seule qui l'afflige , elle est seule dans sa bouche ; & bien que le misérable la desire , il se réjouit pourtant qu'elle ne soit pas avec lui. Il voudroit bien voir encore & sa maison & sa patrie , ou porter de ce côté-là pour le moins ses derniers regards ; mais il ne sçait où est sa patrie , parmi ce grand trouble de la mer , & ces épaisses ténèbres qui enveloppent tout le Ciel , & qui naissent d'une double nuit. Cependant un tourbillon rompit le mât & le gouvernail , & les eaux comme triomphantes & superbes de cette dépouille , en devinrent plus furieuses , & précipiterent le vaisseau du haut de leurs vagues , comme du sommet d'un grand rocher , dans un gouffre épouvantable. Il ne donna pas un moindre coup contre le sable , ou contre l'écueil qu'il alla toucher en tombant. Que feroient les montagnes d'Athos & de Pinde , si elles étoient déracinées de la terre qui les soutient , & qu'on les fit tomber dans la mer ? Ainsi ce malheureux vaisseau fut abîmé par son propre poids , & par le coup qu'il reçut , & la plus grande partie de ceux qu'il portoit furent perdus avec

lui : car il y en eut quelques-uns qui tâchèrent à se sauver, pour faire naufrage un peu plus tard. Ceyx lui-même prit une table de ce débris, avec cette main dont il avoit accoutumé de tenir un Sceptre, & appella en vain son pere * & son beau-pere à son secours. Mais au milieu de ce peril, il avoit plus souvent en bouche le nom d'Alcyone qu'il aimoit, que les noms d'Eole & de Lucifer, qui pouvoient le secourir ; & se voyant près de la mort, il souhaite que les flots jettent son corps où est Alcyone, pour être inhumé par des mains si cheres. Enfin il prononça ce beau nom autant de fois, qu'en nageant, l'eau lui permettoit d'ouvrir la bouche : & comme il le prononçoit encore malgré les eaux qui l'étouffoient, un flot ou plutôt un gros nuage vint se rompre sur sa tête, & l'ensevelit dans la mer. Lucifer qui ressentit les douleurs de la perte de son fils, en fut si triste & si morne durant toute cette nuit, que vous ne l'eussiez pû reconnoître, & parce qu'il ne lui étoit pas permis de quitter le Ciel, il se couvrit de nuages, & montra bien qu'il étoit en deuil, par l'obscurité qui le cachoit. Cependant Alcyone, qui ne sçavoit pas encore une si grande infortune, attendoit avec impatience le retour de son mari, & comptoit les jours & les nuits qu'elle passoit en son absence. Elle faisoit déjà travailler
aux

*Eole &
Lucifer.

aux habits dont elle vouloit qu'il fût vêtu le jour de son arrivée, elle songeoit à ceux qu'elle prendroit elle-même, pour aller au devant de lui, & se promettoit vainement de le revoir dans peu de jours. Elle fit des sacrifices à tous les Dieux pour le retour de Ceyx, & en fit sur tout à Junon; enfin elle étoit toujours aux pieds des Autels, & y brûloit toujours de l'encens pour le salut d'un mari qu'elle avoit déjà perdu. Tous ses vœux & toutes ses prieres n'avoient point d'autre but, si non que Ceyx revînt aussi sain qu'il étoit parti, qu'il rapportât de son voyage le même amour qu'il avoit en s'en allant, & qu'il ne lui manquât jamais de foi; mais de tous ses souhaits, il n'y avoit que le dernier dont elle pût obtenir l'effet.

Junon ne put endurer plus long-temps qu'on lui fit des vœux pour un mort; & afin d'éloigner de ses Autels une Princesse qui devoit être alors en deuil; » Iris, dit-elle, » toi qui portes par-tout mes ordres avec tant » de fidélité, va promptement trouver le » sommeil, & lui commande de ma part » qu'il fasse voir à Alcyone par des songes » véritables l'aventure de son mari ». Junon n'eut pas si-tôt parlé, qu'Iris se revêtit d'une robe de mille couleurs, & par un chemin fait en arc d'autant de couleurs diverses, elle alla au Palais du Dieu du Sommeil, qui est toujours comme caché dans

R ij un

un nuage ténébreux. Il y a auprès des Cimmeriens une caverne profonde sous une grande montagne; c'est là que le Sommeil a établi son séjour, & qu'il a bâti son Palais. Quoique puisse faire le Soleil dont les rayons sont si pénétrans, il n'y scauroit jamais entrer, soit qu'il se leve, soit qu'il soit en son midi, soit enfin qu'il s'aïlle coucher. Il s'y élève toujours de la terre des nuages mêlés de brouillards, & l'on y doute incessamment, s'il y est jour, ou s'il y est nuit. Le cocq qui est presque toujours éveillé, n'y appelle jamais l'Aurore, il n'y a point de chiens importuns, & les oyes plus vigilantes encore que les chiens n'en rompent jamais le silence. Enfin il n'y a aucuns animaux qui troublent la tranquillité d'un lieu si paisible, les arbres n'y sont point agités par le vent, & l'écho même n'y a point de voix; il n'y a que le repos qui y habite avec le Sommeil. Néanmoins il y sort du pied d'un rocher un ruisseau du fleuve d'Oubli, & comme il coule par-dessus de petits cailloux, il fait un petit murmure qui a la force d'endormir les plus fâcheuses inquiétudes. On voit à l'entrée de cette antre une quantité de pavots fleuris, & un nombre infini de ces herbes dont la nuit tire le suc, & le répand par toute la terre, pour assoupir tout le monde. Mais afin que les gonds des portes ne fassent point de bruit qui interrompe le Sommeil,

meil , il n'y a point de portes en tout ce Palais , ni de gardes qui veillent à l'entour , il y a seulement au milieu de cet antre un lit d'ébene environné de rideaux bruns, & c'est-là que le Dieu repose. Les Songes qui se revêtent de diverses formes , sont couchés sur la place à l'entour de lui , & y sont en aussi grand nombre qu'on voit d'épics dans les plaines , que les forêts portent de feuilles , & qu'on trouve de grains de sable sur les rivages de la mer. Iris en entrant dans cette caverne , repoussa avec les mains tous les Songes qui l'empêchoient d'avancer , & se fit faire place pour approcher du lit du Sommeil. Au reste elle ne fut pas si-tôt entrée dans cet antre , que l'éclat de sa robe le remplit de tous côtés de lumière & de splendeur , & alors le Dieu commença avec peine à ouvrir ses yeux chargés & appesantis par lui-même. Il se leva à moitié , & retomba aussitôt , & vous eussiez dit qu'il s'endormoit en se réveillant. Mais enfin après qu'il se fut donné plusieurs fois du menton contre l'estomach , il se secoua lui-même de dessus lui-même , & en s'appuyant sur le coude il demanda à Iris qu'il reconnut , ce qu'elle desiroit de lui. » Sommeil , dit-elle , » repos de » toutes choses , Sommeil le plus paisible de » tous les Dieux , l'unique paix des esprits » qui rencontrent par tout la guerre ; vous » qui ne souffrez jamais où vous êtes les in-

» quiétudes & les soins ; qui soulage les
 » corps que le travail avoit abattus , & qui
 » les rendez capables d'un nouveau travail ,
 » en leur rendant leurs premieres forces ,
 » commandez aux Songes qui représentent
 » la verité, de prendre la forme de Ceyx, d'al-
 » ler à Trachine trouver Alcyone , & de
 » lui faire une peinture du naufrage de son
 » mari : Junon le veut , Junon le comman-
 » de «. Lorsqu'Iris eut executé ses ordres ,
 elle se retira , parce qu'elle ne pouvoit plus
 résister à l'assoupissement qui commençoit à
 la surprendre , & en effet elle se fût bien-
 tôt endormie avec le Dieu du Sommeil , si
 elle n'eût pris promptement la fuite. Ainsi
 elle s'en retourna par le même chemin qu'elle
 étoit venue.

Cependant le Dieu du Sommeil ne réveilla
 la que Morphée de cette multitude de ses
 enfans qui dormoient autour de son lit. Il
 n'y en a point entr'eux qui imitent mieux
 que lui , & la démarche , & le visage , & la
 voix de ceux qu'il veut représenter. Il y ajoute
 les habits qu'ils ont coutume de porter , &
 se sert des mêmes paroles dont ils se servent
 ordinairement ; enfin il ne prend jamais que
 la ressemblance des hommes. Il y en a un autre
 qui se revêt à sa fantaisie , tantôt de la
 forme d'une bête brute , tantôt de celle d'un
 oiseau , tantôt de celle d'un serpent , les
 Dieux l'appellent Icele, & les hommes Phobe.

betor. Il y en a encore un troisieme que l'on appelle Phantase, qui se métamorphose en terre, en rocher, en riviere, & enfin en toutes les choses qui n'ont point d'ame. Ces trois-là ne se présentent ordinairement de nuit qu'aux Rois, qu'aux Princes & aux Capitaines; mais les autres ne sont faits que pour le peuple, & ne se montrent qu'à la multitude. Enfin le Dieu du Sommeil ne se servit en cette occasion que de Morphée pour executer les ordres d'Iris; & après lui avoir prescrit ce qu'il devoit faire, il se laissa aller sur son chevet, & recommença à dormir. Cependant Morphée porté sur une aîle legere qui fendoit l'air & les ténèbres sans faire de bruit, partit du Palais du Sommeil, & se rendit en peu de tems dans la Ville & dans la maison où étoit alors Alcyone. Lorsqu'il fut entré dans sa chambre, il se dépouilla de ses plumes, & se fit semblable à Ceyx, prit un visage triste & pâle, qui ressembloit à celui d'un mort, & se présenta devant le lit de cette miserable Princesse, nud & défiguré, la barbe & les cheveux mouillés, & comme dégoutans de l'eau de la mer. Ainsi en s'appuyant sur son lit, le visage trempé de larmes, il parla en ces termes à Alcyone. » Connois-tu Ceyx, chere & malheureuse femme? La mort a-t-elle changé mon visage? Si tu veux me regarder, tu me reconnoîtras encore; mais au lieu de

R 4

» ton

» ton mari, tu ne trouveras que son ombre.
 » Tes vœux & tes prieres ont été pour moi
 » sans effet, & je n'en ai point reçu de se-
 » cours. Je suis mort, ma chere Alcyone,
 » ne te promets plus en vain la satisfaction
 » de me revoir. J'ai fait naufrage dans la
 » mer Egée, où la tempête a mis en pièces
 » le vaisseau qui me portoit; & comme je
 » prononçois encore ton nom, un flot m'a
 » rempli la bouche, & m'a privé de la vie,
 » c'est-à-dire, de mon Alcyone. Ne prends
 » pas ce que je te dis pour une nouvelle dou-
 » teuse; ce n'est pas le bruit du peuple ni ce-
 » lui de la renommée qui t'entretient de ma
 » perte: c'est moi-même qui ai fait naufra-
 » ge, qui viens t'annoncer mon aventure.
 » Lève-toi & donne-moi des larmes, prend
 » enfin des habits de deuil, & ne souffre pas
 » que je descende aux Enfers, sans qu'on
 » ait pleuré mon infortune. Au reste, en
 » prononçant ces paroles, Morphée imita si
 » bien la voix de Ceyx, qu'Alcyone crut fa-
 » cilement qu'elle entendoit parler son mari.
 » Il sembloit même qu'il versoit des pleurs vé-
 » ritables; enfin il avoit la même contenance
 » & les mêmes gestes que Ceyx. Alcyone en-
 » core endormie, soupire, se plaint & s'affli-
 » ge, elle tend les bras en dormant, afin
 » d'embrasser son mari, mais elle n'embrasse
 » que l'ombre. Elle s'écrie qu'il demeure:
 » Demeure, dit-elle, où suis-tu? Ne vas
 » pas

» pas si vite, Ceyx, nous irons tous deux
 » ensemble. Alors elle s'éveilla par le bruit
 qu'elle fit elle-même, & par le trouble que
 ce songe avoit laissé dans son esprit. D'abord
 elle regarda de tous côtés si Ceyx qu'elle ve-
 noit de voir n'étoit point encore dans sa
 chambre : car ses gens s'étant réveillés à ses
 cris avoient déjà apporté de la lumière. Mais
 après l'avoir cherché inutilement, elle se bat-
 tit des mains, & le visage & le sein ; elle
 déchira ses habits, elle s'arracha les che-
 veux ; & quand sa nourrice lui demanda le
 sujet de son affliction & de sa douleur : » Il
 » n'y a plus d'Alcyone, dit-elle, elle est
 » morte avec Ceyx, ne vous amusez point à
 » la consoler. Le malheureux a fait naufra-
 » ge, je l'ai vû, je l'ai reconnu ; & quand
 » je l'ai voulu embrasser, je n'ai embrassé
 » que de l'ombre, mais ce n'étoit pas une
 » ombre vaine, c'étoit l'ombre véritable de
 » Ceyx. Néanmoins il n'avoit pas le même
 » visage qu'il avoit en me quittant, on n'y
 » voyoit point cette splendeur qui le rendoit
 » si cher & si aimable à tout le monde. Il
 » étoit nud, pâle & défiguré, & ses cheveux
 » dégouttoient encore. Enfin je l'ai vû. » Et
 en prononçant ces paroles, elle regarda au
 même lieu, s'il n'y en restoit point quelque
 vestige. » O misérable Ceyx, continua-t-el-
 » le, voilà le mal que je craignois, quand
 » je m'oppoisois à ton voyage, & que je te
 » con-

» conjurois avec tant d'ardeur de ne me pas
 » abandonner, pour t'exposer téméraire-
 » ment à la merci des vents & des flots ! Mais
 » puisque tu partoies pour périr, que n'ai-je
 » fait avec toi un si funeste voyage ? Il m'eût
 » été avantageux de t'accompagner, & de
 » te suivre. Au moins je ne t'aurois pas sur-
 » vécu, & ma mort n'eût pas été séparée de
 » la tienne. Maintenant en ton absence, je
 » ne laisse pas de périr ; maintenant en ton
 » absence, je suis agitée des mêmes flots
 » qui t'ont perdu, & sans être avec toi je
 » suis au milieu de la mer, où je fais un se-
 » cond naufrage. Mais je veux bien que ma
 » douleur me soit mille fois plus cruelle que
 » la mer & que les tempêtes, si je fais le
 » moindre effort pour prolonger une triste
 » vie, & pour demeurer au monde sans toi.
 » Non, non, je ne combattrai point con-
 » tre la mort, je ne te quitterai point,
 » malheureux Ceyx ! & pour le moins au-
 » jourd'hui tu ne m'empêcheras pas de t'ac-
 » compagner. Si nous ne sommes pas enfer-
 » més dans une même sépulture, l'inscrip-
 » tion de mon tombeau parlera de nous deux
 » ensemble ; & si mes os ne touchent pas à
 » tes os, au moins mon nom touchera le
 » tien ». La douleur ne lui permit pas de fai-
 » re de plus longs discours, & les sanglots qui
 » succederent à ses paroles, lui étoufferent la
 » voix,

Cependant le jour se leva, & d'abord elle sortit de son Palais, & alla sur le rivage au même endroit d'où elle avoit vû partir Ceyx. » C'est ici, dit-elle, qu'il me baïsa, » & que nous fimes nos adieux «. Et comme elle se remettoit dans l'esprit la mémoire de cette journée, elle jetta les yeux sur l'étendue de la mer, & y vit je ne sçai quoi de semblable à un corps qui flottoit sur l'eau. D'abord elle fut incertaine de ce qu'elle voyoit; mais quand l'eau l'eut fait un peu avancer, elle connut que c'étoit un corps; & bien qu'elle ignorât de qui il étoit, ne le pouvant connoître de si loin, néanmoins parce qu'il y avoit apparence qu'il avoit fait naufrage, elle en eut de la compassion; & comme si elle eût donné des larmes à un inconnu: » Helas, dit-elle, qui que tu sois, » que tu es digne de pitié; & si tu as une » femme, que je l'estime malheureuse « !

Cependant comme le flot pouffoit ce corps, il s'approcha plus près du rivage; & plus elle le regardoit, plus elle paroïssoit troublée. Mais lorsqu'il se fut approché de si près qu'elle put le reconnoître, & qu'en effet elle le reconnut: Le voilà, s'écria-t-elle, & en même tems elle déchira ses habits, & s'arracha les cheveux; & tendant ses mains tremblantes vers Ceyx qu'elle voyoit mort: » Est-ce ainsi, mon ami, dit-elle, que » vous venez me retrouver « ?

Il y avoit un éperon à l'entrée du port qui s'avançoit assez avant dans la mer, & qui avoit été fait pour rompre l'impétuosité des flots. Elle sauta sur cet éperon, & de-là voulant se jeter où elle voyoit son mari, on fut étonné qu'elle voloit, & qu'en battant l'air avec des aîles qui lui venoient inopinément de naître, elle frisoit comme un oiseau la superficie des eaux. Ainsi en volant elle jettoit une voix plaintive, non plus de la bouche, mais du bec; & lorsqu'elle put toucher le corps mort de son mari, elle l'embrassa avec ses aîles, & le baïsa de son petit bec. Le peuple qui étoit accouru sur le rivage, fut quelque-tems en doute si Ceyx avoit senti ses baisers, ou si le mouvement de l'eau lui avoit fait lever la tête; mais en effet il en avoit senti la douceur, & les Dieux qui eurent pitié de leur infortune, les convertirent tous deux en oiseaux. Ils conserverent pourtant leur amour sous cette forme nouvelle; leur mariage ne fut pas rompu: ils demeurèrent unis ensemble, & devinrent l'un par l'autre pere & mere des Halcyons. Ce sont de petits oiseaux qui font comme eux leur nid sur la mer, & qui y couvent sept jours durant, au milieu même de l'Hyver. Cependant les eaux sont calmes, on y peut naviger sans crainte, Eole retient les vents enfermés, & répond à ses petits-fils de la fidélité de la mer.

E X P L I C A T I O N

D'Alcyone & de Ceyx.

L'Histoire de Ceyx & d'Alcyone est tellement inconnue, qu'on ne permettra volontiers de n'en rien dire, pour ne traiter que de ce qui regarde le sommeil & les songes, dont il y est fait mention.

Je crois que personne n'ignore ce qu'il faut penser de Morphée. C'étoit une Divinité qu'on feignoit être née de l'Erebe & de la Nuit. On lui donnoit la Mort pour sœur, & il demeuroit dans les ténèbres Cimmeriennes. Il présidoit aux songes. On le représentoit à Sicyone assoupissant un Lion; & à Trezene, Ardale fils de Vulcain lui avoit consacré un Temple, où on offroit des sacrifices à lui & aux Muses ensemble, pour marquer que ces Déeses aiment la tranquillité. On voit assez par ces traits que c'étoit un Dieu allégorique. Aussi les Anciens le désignent-ils presque toujours, non comme un individu vivant, mais comme une qualité. Orphée l'appelle *soulagement sacré de nos maux*. Ovide le nomme *le repos de la nature & la paix de l'ame*. Seneque le Tragique employe les mêmes noms, & y ajoute ceux de *Dompteur de nos maux*, & *la meilleure partie de la vie humaine*.

Les Songes, personnages allégoriques comme lui, m'occuperont davantage. C'est pourquoi divisant en plusieurs parties ce que j'ai recueilli sur cette matière, je rapporterai: premièrement, les preuves qu'on en tire par rapport à la nature de l'ame; secondement, les raisons pour & contre la vérité de ce qu'ils renferment; troisièmement enfin, ce que les Anciens en particulier en pensoient.

En premier lieu, dit-on, les songes prouvent l'activité de l'ame. Tandis que le corps accablé du travail

vail de la journée cesse d'agir, la partie spirituelle de nous-mêmes demeure infatigable, & continue dans l'action, jusqu'à ce que son associé se retrouve en état d'agir de concert avec elle.

*Causidici causas agere, & componere leges,
Induperatores pugnare ac prœlia adire;*

* Lucr.

*Nautæ contractum cum ventis degere bellum.**

On diroit, en un mot, que l'ame débarassée du soin de sa machine, cherche à s'amuser par ces sortes de rêves. Mais ce n'est pas tout. Les songes démontrent encore la perfection de l'ame, lorsqu'elle est un peu dégagée de la masse pesante du corps. Elle acquiert dans ce moment une vivacité surprenante. Un homme lent à parler fait des discours d'une éloquence merveilleuse. Un autre qui n'est rien moins que Poëte, dicte des vers dignes des Homeres & des Virgiles. Un troisiéme qui ne se mêla jamais de méditations philosophiques, s'étonne lui-même, par la profondeur, par la noblesse, par la vérité frappante, par la nouveauté de ses pensées. Il en est qui croient lire des livres excellens, & dans ces circonstances l'esprit opere avec tant de promptitude, qu'il en est lui-même la dupe, & qu'il prend l'ouvrage dont il est inventeur, pour celui de quelque autre. Mais que dirai-je de cette merveilleuse faculté qu'il a, de produire durant le sommeil de quoi s'entretenir toujours ! Une variété prodigieuse d'idées s'éleve au milieu de lui. Il se représente une infinité de Scenes, dont il est à la fois l'auteur, le théâtre, les acteurs, les spectateurs : C'est à ce sujet qu'Héraclite avoit coûtume de dire. *Les hommes qui veillent, sont tous dans un monde commun (le monde naturel.) Mais chacun d'eux, lorsqu'il est endormi, se trouve dans un nouveau monde de sa façon, & qui lui est particulier.* On peut presque assurer qu'en cela l'ame porte un des caracteres de la Divinité puis-

puisqu'elle crée , par un seul acte de volonté autant d'objets qu'il lui plaît. Que seroit-ce , si on joignoit à ces remarques la vérité des songes ! L'ame ne seroit-elle pas , pour m'exprimer ainsi , une espece de Divinité ! Toujours agissante d'une maniere momentanée , renfermant un nombre infini d'idées , créatrice , connoissant l'avenir ? C'est ainsi que raisonnent plusieurs écrivains , qui concluent que l'ame est un être excellent , indépendant du corps , & purement spirituel. Je passe maintenant à ce qu'ils soutiennent touchant la vérité des songes.

Ceux qui sont pour l'affirmative dans cette Thèse , se fondent les uns sur quelque faculté que l'ame a de pénétrer l'avenir , lorsqu'elle est un peu dégagée des sens : les autres sur quelque communication avec l'Être suprême ; d'autres sur l'opération des Esprits inférieurs. D'ailleurs tous supposent que le fait est incontestable , pour quiconque reçoit l'Écriture Sainte , ou a tant soit peu de foi historique. Il faut avouer que chacun d'eux a de quoi embarrasser son adversaire. Niera-t-on , par exemple , aux premiers que l'esprit humain ne puisse avoir des connoissances surprenantes , quand il se sépare de la matiere ? On voit tous les jours des enfans mourans parler d'une maniere au-dessus de leur âge , des hommes dire des choses sublimes qu'ils n'auroient jamais pu penser , quand ils se portoit bien , d'autres aller jusqu'à prédire des choses futures. Cela ne donne-t'il pas lieu de penser que l'ame qui commence alors à être rendue à elle-même , commence en même-temps à exercer une faculté qu'elle a de connoître les choses à venir , mais qui avoit été comme liée , tandis que le corps étoit comme un voile entre elle & l'avenir ? Il en est de même du sommeil. Alors elle cesse pour un peu de temps , d'être plongée dans le sang & dans la matiere , & il n'est presque plus rien qui obscurcisse ou qui borne ses lumieres. Que si nous venons à ceux qui attribuent
les

les songes prophétiques à quelque communication de l'ame avec Dieu, il faut pour détruire leur hypothese, renverser le sistème des Platoniciens qui veulent que nous voyions tout en Dieu, & que nous y voyions toutes sortes de vérités, lorsque les passions ne troublent point notre vûë. Or c'est-là l'état dans lequel le sommeil place d'ordinaire nos ames. Il n'est pas moins difficile de répondre à ceux qui veulent que les songes véritables viennent des Esprits qui nous avertissent. Car enfin, nier que de telles intelligences existent, c'est nier un sentiment commun aux anciens Philosophes & aux premiers Peres de l'Eglise, les premiers admettant des génies qui présidoient à diverses sortes de choses & d'actions; & les seconds confient la direction de chaque homme à un Ange.

Ils ne défendent pas leur opinion avec moins d'adresse, qu'ils ne l'établissent. Objectez aux premiers la fausseté ou l'absurdité de la plûpart des songes; ils repliqueront que cela vient de ce que l'ame est alors appesantie par le poids d'un corps, ou chargé de viandes indigestes, ou dérangé par quelque débauche, ou vicié, soit par des maladies, soit par des chagrins. Ainsi ensevelie & noyée dans la matiere, elle ne peut s'en relever. C'est pourquoi elle n'apperçoit que des fantômes trompeurs, produits dans son imagination par les vapeurs malignes qui montent au cerveau & l'incommodent. Faites la même objection aux derniers, ils vous diront: c'est la faute des ames que leurs passions précipitent vers la terre, & rendent incapables de voir la vérité. Ajoutez-y qu'il est inconcevable que Dieu choisisse le sommeil des hommes, pour leur montrer l'avenir; ils repliquent que durant notre veille, nous nous regardons comme la cause de tout ce qui se présente à notre imagination, & que par conséquent nous ne pourrions distinguer un avertissement divin d'avec une image ordinaire. Or cela n'arrive point

point pendant le sommeil, parce que ne pouvant retenir alors la liaison de nos images, nous pouvons nous persuader que nous n'avons pas joint nous-mêmes celles-ci avec celles-là, d'où nous concluons que quelques-unes viennent d'ailleurs, c'est-à-dire d'un Être qui a voulu nous avertir de quelque chose. Ils diront en second lieu, que durant la veille, nos sens sont dans une action perpétuelle, qui distrait notre attention. Nos passions nous agitent, & troublent notre entendement. N'est-il pas vrai que nous avons plus de dispositions à voir de certaines choses quand nous n'en voyons point d'autres, & que notre cœur est plus tranquille que dans un autre temps? Telle est la situation d'un homme qui dort. Ses sens enchaînés & ses passions endormies laissent le loisir & la liberté à l'ame de consulter la Vérité éternelle. Ceux qui tiennent que les songes sont l'effet de l'opération des Esprits, ne demeurent pas sans réponse aux difficultés. Leur reprochez-vous que ces Esprits vous trompent souvent ou nous présentent des images ridicules? c'est peut-être qu'ils sont ignorans ou malins, vous dirat-on. Peut-être aussi la disposition actuelle de nos corps trouble-t-elle leur opération. Demanderez-vous pourquoi ils choisissent le temps de notre sommeil? c'est, répondra-t'on, que leur action n'est point interrompue alors par celle de nos sens, & que les images qu'ils nous présentent ne sont point confondues par d'autres que nous y mêlions. Voulez-vous tirer avantage de ce que ces songes prophétiques n'arrivent qu'à des gens crédules? on vous fermera la bouche, en avançant que ces Esprits, connoissant l'incrédulité des esprits forts, les jugent indignes de recevoir leurs avis, ou jugent inutile de les leur donner. En un mot, il est mal-aisé de réduire ces Philosophes au silence.

Cependant leurs adversaires triomphent à leur tour en attaquant. Pourquoi, disent-ils, à ceux qui

prennent les songes pour des avis de Dieu, pour quoi Dieu ne s'adresse-t'il qu'à des hommes endormis, pour leur révéler la vérité ? Ce que nous voyons en veillant a beaucoup plus de certitude, que les songes de la nuit. Ainsi il s'expose à rendre ses prédictions inutiles, puisqu'il les fait dans des circonstances, qui doivent porter tout homme de bon sens à douter de ce qu'elles renferment. Pourquoi les enveloppe-t'il ordinairement d'un voile impénétrable ? Est-ce pour faire gagner la vie aux interpretes des songes ? S'il cherchoit à nous éclairer, il falloit qu'il s'exprimât clairement ; & s'il vouloit nous laisser dans l'ignorance, il y avoit un moyen court, c'étoit de se taire. D'ailleurs convient-il bien à la gravité, à la Sagesse, à la Majesté de cet Etre d'envoyer des songes cachés sous des Hieroglyphes puerils & ridicules, comme sont la plupart de ceux qu'on assure avoir été des Prophéties ? De plus, à quoi peuvent servir ces avertissemens, supposé qu'ils soient clairs ? S'ils annoncent des maux, ce sont des maux inévitables, autrement la Prophétie ne seroit pas certaine. Mais à quoi sert-il de sçavoir d'avance qu'il nous arrivera tel malheur ? A rien, sinon à nous rendre malheureux avant le temps. Si ce sont au contraire des biens que ces rêves nous pronostiquent, nous les attendons avec impatience, & les possédons-nous enfin, ils sont au-dessous de l'idée que nous nous en étions formée. D'un autre côté, pourquoi Dieu employe-t'il les songes pour nous instruire ? Sans doute, il a notre bien en vûë. Mais les uns n'entendent point ces prétendus signes des choses à venir : les autres les oublient, plusieurs regardent comme une foiblesse superstitieuse de s'y arrêter. Dieu ignore-t'il ces particularités, ou veut-il de dessein délibéré nous donner des avis, dont il sçait que nous ne tireront aucun usage ? A cette objection qui est tirée du premier livre de la Divination, on en peut joindre une autre prise du second

second livre. Il y a des songes vrais, il y en a de faux. Si les premiers viennent de Dieu, qui est-ce qui envoie les seconds? Seroient-ils aussi de lui? Mais est-il digne de sa veracité & de sa grandeur, de se joier des hommes par des visions trompeuses? Il faut donc dire qu'ils viennent de nous-mêmes, au lieu que les autres ont la Divinité pour auteur. Mais quelle licence d'attribuer ceci à Dieu, d'assigner cela à la nature, plutôt que de donner tout à l'un ou à l'autre! Voilà où Cicéron finit, mais j'en tire une autre demande. Comment s'y prendra-t-on pour distinguer ceux dont l'origine est divine, d'avec ceux qui en ont une humaine? Si Dieu vouloit que nos songes nous fussent de quelque utilité, il falloit qu'il ne souffrit point que nous en eussions de faux, ou bien il devoit nous donner un Criterium, pour discerner les véritables. Il n'a fait ni l'un ni l'autre. Ainsi nous sommes réduits, ou à les négliger tous, ou à nous en défier toujours, ce qui est la même chose, puisque d'une manière ou de l'autre, ils nous deviennent inutiles. Je ne dis rien contre ceux qui attribuent la vérité des songes à une faculté naturelle de l'ame, ou à l'opération de quelques Esprits. On voit assez que ces deux opinions sont attaquées par quelques-unes ou plusieurs des objections précédentes. Ainsi il ne reste que le témoignage pris de l'Écriture & de l'Histoire, qui pourroient faire de la peine aux incrédules. Mais ils se tirent de cet embarras sans beaucoup de peine, en disant, premierement, qu'ils ne nient pas les miracles attestés par les Livres saints; & en second lieu, qu'ils admettent les rencontres heureuses du hazard. Or, que peut-on conclure de ce que Dieu aura opéré jadis un miracle, c'est-à-dire, de ce qu'il a eu une volonté particulière & extraordinaire? Voudroit-on inférer, qu'autant de songes vrais sont autant de miracles? Si cela étoit, Dieu feroit souvent des merveilles à bon marché, & sans beaucoup de nécessité.

II. Que prouve la conformité d'un événement avec un rêve qui ait précédé ? Que le rêve étoit destiné à annoncer cet événement ? Moi je dirois que cet événement au contraire est fait pour confirmer le songe. Mais pour parler sérieusement, qu'y a-t'il d'étonnant à avoir rencontré juste une fois, après avoir tant de fois fait des rêves absurdes & faux ? Au contraire, ce seroit un vrai prodige que le hazard fut constant, jusqu'au point de ne nous présenter jamais que des mensonges, quand nous dormons, lui qui fait dire de temps en temps la vérité aux auteurs des Almanachs. Il ne faut donc point faire tant de bruit pour un songe véritable que les historiens profanes décrivent, ni en chercher les causes hors de nous, puisque le corps naturel & fortuit de nos esprits animaux dans le cerveau suffit pour de semblables effets. De plus, considerez bien la plupart des rêves prophétiques dont l'histoire s'est chargée. On auroit pu les interpreter d'une autre maniere, avec autant de vraisemblance. Aussi on ne leur a donné telle interpretation, que parce que les événemens qui ont succédé, ont déterminé à la choisir. Peut-on faire beaucoup de fonds sur des explications pareilles, sur des explications qui sont fondées, non sur l'image vûe dans un songe, mais sur ce qui a suivi ce songe : sur des explications tirées par les cheveux ? En vérité, elles feroient plutôt conclure, non que le songe étoit prophétique, mais qu'on souhaitoit qu'il le fût, & qu'on avoit envie de se le faire accroire, & d'en persuader les autres. Bien plus, cette dernière raison, je veux dire, l'envie que les hommes ont de se rendre recommandables à leurs propres yeux & dans l'esprit des autres, pourroit faire croire qu'ils n'ont pas raconté fidelement leurs songes, & qu'ils les ont accommodés aux événemens. On pourroit appliquer la même reflexion aux historiens, que l'envie de rendre leurs histoires agréables peut avoir porté à y fourrer ces fortes

fortes de recits, & à les orner de nouvelles circonstances. D'où il s'ensuivroit que beaucoup de ces songes qu'on nous donne pour prophétiques, ne feroient que des Prophéties après coup.

Néanmoins les Anciens s'arrêtoient beaucoup à cette maniere de deviner. Delà le nombre extraordinaire des personnes qui se méloient d'Onirocristie, & qui en ont fait des Traités. Voici ceux qui sont nommés dans le commentaire de Rigaut sur Arémidore de Daldia, qui s'étoit mêlé de la même science sous Antonin le Pieux. *Artemon Milesius, Antiphon, Apollodorus Telmissensis, Apollonius, Atalcaſis, Aristanden Telmissensis, Aristarchus, Alexander Myndius, Cratippus, Demetrius, Phalereus, Dionysius Rhodius, Epicharmus, Geminus Tirus, (vel Pyrius) Hermippus, Nicostratus Ephesus, Phoebus Axibiochenus, Philochorus, Paniaſis Halicarnasseus, Serapion, Strato.* Un autre Auteur (a) en nomme encore trois, *Astrampſychus, Caſius Maximus & Dionysius Heliopolita.* Bayle ôte Caſius de ce nombre avec raison, & substitue Pappus d'Alexandrie (b). C'étoit là certes une occupation qui ne convenoit gueres à des gens de bon sens. Mais tel étoit le préjugé de ces siècles, ou pour mieux dire, c'étoit l'effet de la Religion dominante, dont les Ministres trouvoient leur compte à introduire la superstition, & à mettre les songes en vogue.

(a) Andr. Schottus.

(b) On pourroit ajouter à ce Catalogue Amphilyon, dont Pline parle lib. VII. cap. LVI.

FABLE ONZIEME.

A R G U M E N T.

La Nymphe Hesperie fuyant Esaque qui en étoit amoureux, est mordue par un serpent, & tombe morte sur la place. Esaque en a tant de ressentiment, qu'il s'en précipite d'un rocher, & est changé en oiseau appelé Plongeon.

LORSQUE Ceyx & Alcyone furent devenus oiseaux, quelques vieillards qui étoient sur le rivage, & qui les virent voler ensemble, donnerent à un si noble amour les louanges qu'il meritoit: Et comme les aventures nouvelles font toujours souvenir des vieilles: » Voyez-vous, » dit quelqu'un d'entr'eux, en montrant le » Plongeon, voyez-vous cet oiseau? Il est » aussi d'un sang Royal; & si vous voulez » remonter à son origine, & descendre en- » suite jusqu'à son pere, vous verrez qu'il a » pour ancêtres Ilus, Assaraque, & Gany- » mede qui fut enlevé par Jupiter, que » Laomedon fut son ayeul, & que Priam » dernier Roi de Troye fut son pere. Enfin il » fut frere du grand Hector; & si presque » dès son enfance il n'eût trouvé de nou- » veaux destins, peut-être qu'il n'eût pas a- » quis moins de réputation que le grand » Hector, bien que l'un fût fils de la Reine » He.



voit
cor-
nt,
oi-

ent
rds
ent
ble
Et
ou-
is,
le
est
lez
en-
sila
ny-
que
am
n il
que
ou-
s a-
and
sine
He.

is H
,, n
,, c
,, g
,, l
,, l
,, i
,, f
,, U
,, P
,, n
,, l
,, n
,, l
,, c
,, l
,, P
,, G
,, l
,, P
,, a
,, f
,, n
,, l
,, n
,, t
,, U
,, l
,, t

» Hecube , & qu'Esaque ne fût né que d'u-
 » ne Nymphé champêtre appellée Alexi-
 » rhoé , dans les valons du mont Ida. Il avoit
 » de l'aversion pour les Villes & pour le
 » grand monde ; la Cour n'avoit point pour
 » lui de délices ; il aimoit plus les champs &
 » les solitudes que le Palais de son pere : enfin
 » il ne manquoit ni d'esprit ni de politesse , &
 » son cœur n'étoit pas insensible à l'Amour.
 » Un jour en se promenant il vit la belle Hef-
 » perie qui séchoit ses cheveux au Soleil, sur le
 » rivage du fleuve Cebrene son pere. Il ne
 » l'eût pas si-tôt vûë qu'il en devint amou-
 » reux. Mais d'un autre côté la Nymphé ne
 » l'eût pas si-tôt aperçu , qu'elle prit la fuite
 » devant lui , comme la biche devant le
 » loup , ou comme une cane qui se voit sur-
 » prise par un éprevier loin des eaux , où
 » elle se plonge pour se défendre de cet oi-
 » seau. Néanmoins ce jeune Troyen ne laissa
 » pas de la poursuivre , aussi leger par son
 » amour , qu'Hesperie l'étoit par sa crainte.
 » Mais comme elle fuyoit aveuglément , &
 » sans prendre garde où elle passoit , elle
 » marcha sur un serpent qui étoit caché sous
 » l'herbe ; & ce serpent qu'elle pressa , la
 » mordit au pied , & répandit son venin par
 » tout le corps de cette Nymphé. Ainsi en
 » un instant elle cessa de fuir & de vivre , &
 » Esaque qui l'a vit tomber , la trouva mor-
 » te dès qu'il fut auprès d'elle. Il l'embrassa ,
 » il

» il se desespere , il se repent de l'avoir sur-
 » vie ; mais , dit - il , je n'avois pas envie
 » de vaincre à des conditions cruelles.
 » Nous sommes deux qui t'avons tuée , le
 » serpent t'a donné le coup , & j'en ai don-
 » né l'occasion. Je confesse toutefois que je
 » suis le plus criminel. Mais si j'ai été ton
 » meurtrier , je serai aussi ton vengeur , &
 » ma mort t'ira porter les consolations de la
 » tienne «. Il n'eut pas si-tôt parlé , qu'il
 monta sur une roche que l'eau avoit rongé
 par dessous , & de-là il se précipita dans la
 mer. Mais Thétis qui en eut pitié , le reçut
 tout doucement , le revêtit de plumes , tan-
 dis qu'il flottoit encore sur l'eau , & ne lui
 permit pas de mourir. Il se desespéra d'être
 contraint de vivre encore , & qu'on l'eût ra-
 vi à la mort , afin de le rendre à la vie. Il s'é-
 leva plusieurs fois en l'air par le secours de
 ses ailes , & quand il étoit bien haut , il se
 laissoit tomber dans la mer , mais ses plumes
 le soutenoient toujours malgré lui , & soula-
 geoient toujours sa chute. Ainsi il en est en-
 core en colere contre Thetis & contre lui-mê-
 me ; & comme il ne perd point l'envie de
 mourir , il se plonge toujours dans l'eau , la tête
 la premiere , & cherche incessamment un
 chemin qui le conduise à la mort. L'amour l'a
 rendu maigre , comme il est , il a de longues
 cuisses , & un grand col , sa tête est éloig-
 née de son corps , il aime les eaux & la
 mer ,

mer, & parce qu'il s'y plonge toujours, on lui a donné le nom de Plongeon.

E X P L I C A T I O N.

D'Esaque converti en Plongeon.

C'Est en vain que nous cherchons la solitude, pour nous procurer un repos parfait, si nos passions nous suivent dans l'azile que nous avons choisi pour les éviter. Ce ne sont pas les lieux qui nous changent; c'est la raison seule, pourvû que nous sçachions la mettre en usage. Autrement la solitude même est dangereuse, & comme elle est cause que nous ne voyons que peu d'objets à la fois, elle est cause aussi que ces objets font plus d'impression sur notre ame, parce que leur action n'est détournée ou affoiblie par quoi que ce soit, & que notre cœur n'a rien à faire, pour m'exprimer ainsi, qu'à prêter une attention constante & suivie aux charmes de la volupté. C'est ce qu'éprouva Esaque, fils de Priam Roi de Troye. On sçait que ce jeune Prince aimoit les sciences sublimes, & qu'il se distinguoit par la connoissance des choses futures. Je marque ailleurs que c'est lui qui annonça aux Troyens qu'ils s'attireroient une guerre funeste, s'ils s'obstinoient à retenir Helene contre le droit des gens & de la nature. On peut juger par cet endroit que c'étoit une espece de Philosophe de ces temps-là. Cependant il voit à peine la jeune Hesperie traverser son desert, qu'il l'aime, qu'il en perd la raison, qu'il devient malheureux. Tels sont encore une fois les effets ordinaires de la solitude, si nous ne donnons assez d'occupation à notre cœur, pour qu'il n'ait pas le loisir de recevoir des passions dangereuses.

Le malheur d'Hesperie n'est pas moins instructif, si ce qu'en disent les Mythologistes est véritable. Se-

don eux , cette Nymphe qui reçoit une blessure mortelle d'un Aspic , en fuyant Esaque , doit apprendre aux jeunes personnes à craindre les caresses des Grands , parce qu'elles sont toujours pernicieuses , qu'elles excitent l'envie , qu'elles réveillent la médisance représentée par le serpent qui mordit Hesperie , & qu'on va jusqu'à soupçonner d'intelligence avec leurs amans , des personnes qui ont la force de les fuir. Au reste , continue-t'on , Esaque périt en poursuivant Hesperie. C'est pour montrer que de semblables passions sont d'ordinaire funestes aux Princes , & que si elles ne touchent à leur vie , au moins elles blessent toujours leur gloire.

